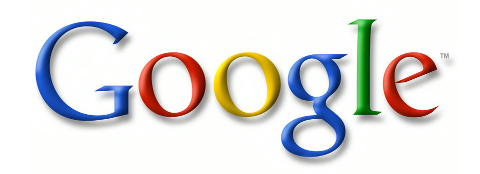
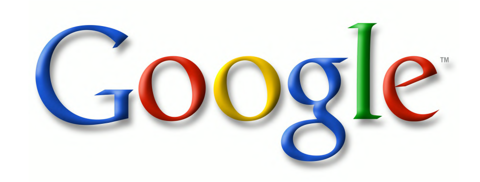
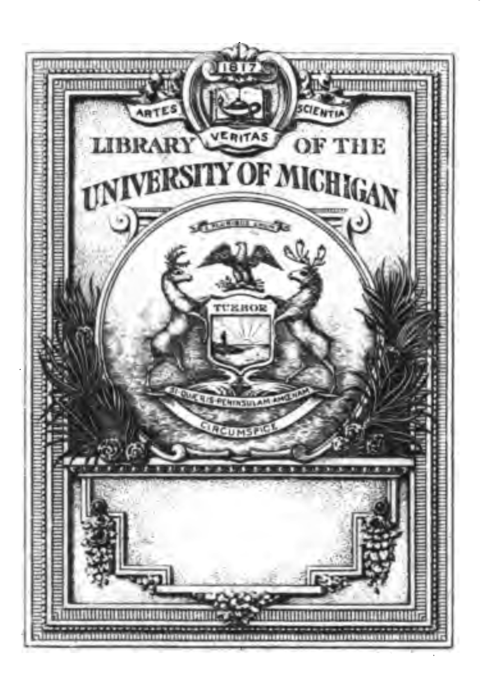
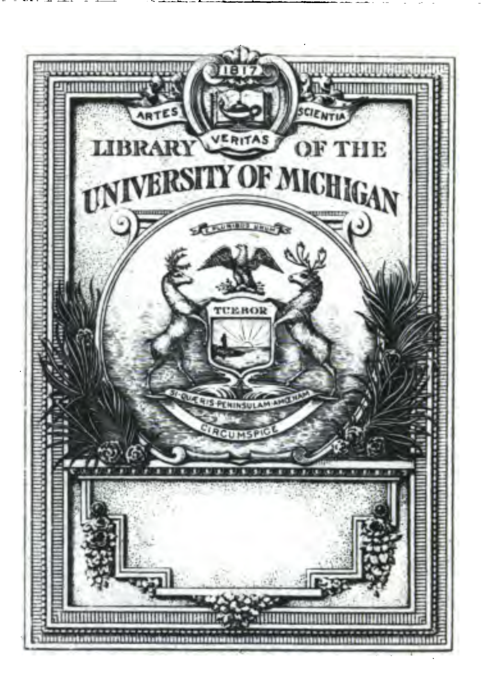





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

# LETTRES SIAMOISES.

# LETTRES SIAMOISES,

*OU*

# *LE SIAMOIS EN EUROPE.*



*1751.*



# *AVIS*

## DE

## L'AUTEUR SIAMOIS.

*JE dois un détail circonstancié à mes aimables Hôtes des motifs qui m'ont fait passer les Mers, & braver lès désagrémens d'un nouveau Climat, pour venir habiter parmi eux.*

*La curiosité reçoit un tribut de tous lès hommes ; elle est la Reine de l'Univers, ses Troupes sont aussi nombreuses à Siam mon Pays, que ses étendarts*

*ſont ſuivis en Europe que j'abandonne.*

*L'Eſpionage eſt une dignité auguſte quand l'intérêt des Couronnes en eſt l'excuſe & l'appui: on devient le Confident du Prince que l'on ſert; il ſemble qu'il nous charge de ſes propres yeux, paur obſerver à ſa place les évènemens qui l'intéreſſent. Ce que je viens de dire annonce mon rang & mes titres: mon ſéjour en Europe aura peu de durée. Les obſervations que j'y ai faites ſont auſſi légeres que l'eſprit de ſes Habitans. Six ans m'ont ſervi à apprendre la langue que je parle.*

*Pour en précipiter les progrès je me suis condamné à traduire en cet idiôme les Lettres que je mets au jour. Ma prudence dérobe à des yeux indiscrets les détails politiques dont les mysteres ne sont pas faits pour eux. On ne doit parler au Vulgaire qu'à travers un voile épais. L'obscurité est son domaine.*

*Qu'on n'aille pas s'élever contre les expressions hyperboliques qui font l'essence de cet Ouvrage. Nous naissons tous Poëtes. Il y auroit autant de difficulté à nous ôter les métaphores, qu'à empêcher un Français d'être vain, inconstant & grand parleur.*

*Au moment que je cesse d'écrire, mon Libraire vient me parler d'une Dédicace. Je n'ai point ici d'amis ni de Patrons. C'est à l'Univers entier dont ma curiosité me rend le Citoyen, que je fais l'hommage de mon Livre. Son étendue crée & varie mes plaisirs ; je lui dois compte des utiles larçins qu'il fait à ma mélancolie.*



# LE SIAMOIS EN EUROPE.

## PREMIERE LETTRE.

NADAZIR,

A ABENSALIDA *sa Maîtresse.*



HERE Abenzalida ; ton Amant est enfin arrivé, après beaucoup de fatigues, au lieu où il doit

être l'œil vigilant de son Roi. Quelle voix étendue, quel messager fidéle te pourroit raconter mon désespoir ! Quelles couleurs assez lugubres, pour te peindre, dans toute son horreur, le gouffre d'ennuis où m'abîme ton éloignement ! Mon esprit déchiré d'inquiétudes tiranise mon cœur dévoré par l'amour ; Je te l'offre tous les jours ce cœur, après la purification du Soleil levant. Je mêle cinq fois par jour mes larmes à celles que tu as déposées dans ce vase que tu m'as donné, triste, mais précieuse marque de ta tendresse : Je me prosterne, à chaque aurore, devant cette urne pour arrêter tous mes désirs à la beauté de ma chere Abenzalida. Oui ; que (*a*) Nacodom me fasse

(*a*) Nacodom, un des premiers sages de l'Empire de Siam. On le revere comme un Dieu : sa morale est celle de Pitagore.

ſubir cinq mille tranſmigrations dans les ſept milles animaux les plus immondes de l'Univers, ſi l'on me voit ceſſer de t'adorer; adieu, crains de m'être infidéle, ou vange-moi de ton crime par ta mort.

---

## LETTRE II.

### A l'Oyas (a) La-za-hy-ka ſon Protecteur.

SOus tes auguſtes auſpices, illuſtre & puiſſant Oyas, ton eſclave & ton ami eſt devenu le concitoyen d'un peuple, dont notre Roi veut que j'étudie les mœurs & les coutumes, pour lui en rendre un compte religieux.

Malgré les dangers d'un emploi auſſi épineux, j'ai toujours devant les yeux ſon ordre reſpec-

[a] Le rang d'Oyas à Siam eſt égal à celui de Duc en France.

table & ton immuable protection qui me serviront de bouclier contre les attaques des *Infidéles* qui voudront attenter à ma religion ou à mes jours. Conserve moi ta tendresse de pere ; je baise avec respect la partie rampante de ton bonnet de Naïre (*a*), & je me prosterne cinq fois à tes genoux.

(*a*) Ceux qui sont élevés à cette dignité, portent un long bonnet appellé Naïre, que leurs inférieurs baisent par vénération.

---

## LETTRE III.

### A TASOO-PRA-POAT, *Premier* BARCALON (*a*) *du Roi de Siam.*

RESPECTABLE dépositaire des secrets politiques de notre florissant empire, fais monter

(*a*) Le premier Barcalon est à Siam, ce qui est, en Europe le premier Ministre.

mon zéle & ma fidélité, jusqu'aux pieds du Trône de notre Monarque tout-Puissant. Le parfum suave dont les femmes du Palais lavent trois fois par jour son auguste corps, n'est pas plus pur que mes démarches en ce Royaume étranger. Quand tu recevras les Lettres de Nadazir ton Esclave, porte-les sur ton front & sur tes yeux, pour les accréditer aux regards de notre magnifique Empereur. La guerre parmi ces *Infidéles* commençant à s'éteindre, ma curiosité & mes découvertes ne se répandront pas dans un vaste lointain; quoiqu'il en soit, Puissant Ministre, daigne attendre que mes yeux ayent discerné les mouvemens de la Nation que j'épie, afin que je t'en fasse un récit fidéle, & que

je devienne par là, utile à mon Roi qui eſt le tien.

## LETTRE IV.

ABENZALIDA *à* NADAZIR *ſon Amant.*

Tu le ſçais, mon cher Nadazir : les jours qu'on paſſe loin de ce qu'on adore, ont tout l'effroi des plus horribles nuits : depuis qu'un ordre cruellement politique t'a ravi à mes amours ; depuis le jour cruel qui a vû, ſans horreur, notre ſéparation, j'ai demandé au jour affreux qui l'a ſuivi : m'allez-vous rendre mon cher Nadazir ! Au jour plus affreux qui lui a ſuccédé, j'ai dit..... oui, vous êtes coupable de l'abſence du Souverain de ma vie : vous enchaînez ſes pas par un

charme barbare ; vous prenez à ses yeux seuls une face effrayante: ou plûtôt, soleil, tu t'éclipses à sa vûe, & la nuit ta complice, lui fait voir la nature dans un noir cahos, pour suspendre sa marche & combler mon désespoir.

Les yeux de ta chere Abenzalida sont comme ces arbres odoriférans de nos contrées, d'où d'écoule un parfum liquide, charme du goût, délices des bouches qui le reçoivent : mes pleurs sont ce parfum que mes yeux rendent pour toi; amers pour ton Amante, puisque leur cause est si funeste ; délicieux pour Nadazir, puisqu'il les doit à des yeux qui lui sont si chers, & qu'il n'y a qu'Abenzalida qui en peut verser d'aussi tendres.

Tu m'offres tous les jours ton

cœur, ce tendre aveu me vivifie; mais le mien, si pour ma félicité, il pouvoit prendre un corps, tu le verrois à chaque instant voler devant toi, comme nos augustes Oyas devant le Trône de notre Auguste Monarque: j'invite mon ame à se séparer de moi, à se subdiviser, & à aller habiter les plus intimes parties de toi-même, pour me répondre des mouvemens de la tienne: je voudrois qu'elle allât me défendre contre les impressions des Beautés profanes, qui prétendront à l'empire de ton cœur, où je dois régner sans concurrence, & pour cela; je voudrois seule exister & agir en toi;...... mais non, mon triomphe seroit sans gloire & mon régne sans délices: Tu ne m'aime-

rois plus que par moi-même, par une cauſe ſecrette qui te deviendroit une loi ; de plus glorieux moyens me garantiront ton amour ; tu m'aimeras, parce que je ſuis belle, & que la vertu rafraîchit mon ame de ſon baume divin : tu m'aimeras, parce qu'il n'y a qu'Abenzalida qui ſoit digne d'un cœur comme le tien.

Cette urne tendre & déplorable gage de nos triſtes adieux, tu la conſerves comme une image de la Reine de ton ame : tu le dois bien, mon cher Nadazir, ma triſteſſe y a diſtilé mon cœur ; tu y tiens dépoſée la quinteſſence de ton Amante, qui s'y eſt extraite par ſes larmes, comme cet élément dévorant fait ſortir des minéraux les ſucs & les eſprits qui

Ce vaſe, monument précieux de ma tendreſſe éplorée, que n'a-t-il la ſenſibilité d'Abenzalida ? Que ne peut-il me repréſenter auprès de toi, & reſſentir toute la vivacité des hommages que tu payes à mon ſouvenir !

Ta Lettre, cher appui de mon bonheur, a fait couler dans mon ame une joie auſſi douce, & plus vivifiante que la roſée qui allaite nos fleurs & nos fruits : mes parens qui t'aiment & pour moi & pour toi, l'ont ſcelée des plus tendres larmes, ſenſibles témoignages de leur reſpect pour notre amour.

Pour adoucir la douleur où me plonge ton abſence, à chaque inſtant du jour, je vole te chercher dans les mots divins que ta Lettre renferme : invite toi à répéter ton

portrait à mes yeux & à mon cœur, dans ces caractères merveilleux inventés par un Etre plus puissant que les hommes.

J'adore le serment que tu fais de ne vivre que pour ton Roi & pour moi : crains l'artificieuse séduction des infidéles avec lesquels tu vas vivre ; que ta religion & ton amour soient des dépôts sacrés dans ton cœur, que tu ne puisses altérer. Si tu m'apprends que les femmes qui respirent le même air que toi, sont aussi belles que celles qui sont l'honneur de nos contrées, tu ne me diras jamais qu'il y en ait une aussi tendre & aussi fidéle, que ta chere Abenzalida : Adieu, charmant Nadazir ; j'ai beaucoup écrit, & je t'ai à peine parlé de mon amour.

## LETTRE V.

*Au Vénérable* SANCRAT *(a) des Talapoins du* LOUVO *(b).*

SAINT & sacré personnage, toi qu'à la pleine Lune du 5e. mois, tes chastes Talapoins lavent avec les parfums les plus suaves, respectable Sancrat, source inépuisable de lumieres, interromps, pour un instant, l'ordre de tes sublimes pensées, pour observer avec moi l'inexcusable disproportion que j'ai remarquée dans la conduite des Talapoins Européens, & celle de tes saints profélites qui nourrissent leurs ames des alimens sacrés de tes

(a) Sancrat, ou Abbé Commendataire des Talapoins-Moines Siamois.

(b) Le Louvo, maison de plaisance du Roi de Siam.

hautes connoiſſances dans le Pi-
han (*a*) qui vous renferme.

Selon les préceptes de Foé (*b*), il n'eſt point permis aux Talapoins tes ſujets de ſe ſouiller du crime honteux de la chair: ici, ſi la loi du frere de Nacodon (*a*) le défend à ſes Miniſtres, la plûpart emportés par leurs ſens orageux, ſavent s'y ſouſtraire.

Dans le nombre de ces Talapoins, qui comme un tourbillon, voltigent dans cette capitale, une eſpéce batarde ſe diſtingue des autres. N'attends pas que je te

(*a*) Pihan ou Monaſtère, composé de petites cellules Iſolées.

(*b*) Foé, divinité que les Indiens adorent. Ils le croyent fils du Soleil.

(*c*) Les Siamois pouſſent l'aveuglement juſqu'à croire que le fils de Dieu eſt frere de *Nacodom*, & que ce dernier étoit ſupérieur en vertus & en puiſſance au Dieu fait homme, que preſque tout l'univers reconnoît.

les repréſente comme les jeunes Moines que tu diriges, ne buvant aucune liqueur qui ennivre, n'uſant point d'eaux parfumées, ne s'entretenant que des choſes qui regardent leur religion, dormant peu, & ne mangeant point avec excès : je ne te les peindrai pas détournant la vûe de deſſus une femme, marchant dans les rües avec un air recüeilli, n'ayant qu'un vêtement, & ne mangeant que dans des vaſes du plus groſſier argile ; je les préſenterai à tes yeux ſous des traits bien différens.

Leurs habits pliés aux graces mondaines accréditent le droit qu'ils s'arrogent de percer dans toutes les ſocietés.

L'un avec un diſcours auſſi muſqué que ſes vêtemens, entretient une femme mariée de la

charge importune de celui avec lequel elle eſt unie par l'*Hymen*; un autre indécemment aſſis auprès d'une *Pégüane* (*a*) fait l'éloge intéreſſé de ſes charmes, pour en acheter à moindre prix l'impur uſage : celui-ci à qui ſes ſens uſés demandent quelque relâche, pour les avoir trop mis en frais, répare les plaiſirs qu'ils lui refuſent par les reſſources d'une table délicieuſement ſervie : plus d'un ſavent marier toutes les diſſolutions, & rafiner ſur leur honteuſe délicateſſe; il en eſt d'autres qui plus profonds dans la vaine ſcence des modes, que dans leurs ſuperſtitieux myſteres, profanent leurs

(*a*) Pegüane : les Pegüans ſont une Nation des Indes différente des Siamois : un grand nombre habite & commerce à Siam; les femmes ſont exceſſivement portées à la galanterie; preſque toutes jouent à Siam le rôle de courtiſanes.

mains de la décoration de certains autels élevés au luxe, qu'ils appellent *Toilettes.*

Je finirai leur Tableau, Auguste *Sancrat*, en te disant que les mœurs de ces faux illuminés sont autant éloignées de la pureté des démarches de nos chastes Talapoins, que le culte que ces infidéles rendent au frere dénaturé de *Pouti-Stat* (*a*) differe pour la sainteté & l'immuable observance de la Religion que nous tenons du divin *Foé.*

Je te rends graces Sçavant Interprête de nos Dogmes Sacrés d'avoir écouté l'Esclave de ton Roi : baisant humblement la queuë de ta *pagne* (*b*) mistique, je

(*a*) Pouti-Stat, nom que les Siamois donnent à leur prétendu *Nacodom.*

(*b*) Pagne : vétement ou manteau de Serge jaune dont se couvrent les Talapoins : les Siamois

je te conjure de me transmettre ta précieuse parole, afin que je la mette sur mon cerveau, & sur le haut de ma tête: j'ai écrit à mes parens de faire l'aumône aux Talapoins de ton *Pihan*, pour que leurs efficaces prieres donnent à ma mission le succès qu'en attend notre invincible Monarque. Quand tu paroîtras devant ce maître de nos fortunes & de nos jours, fais pour moi à ses pieds neuf prosternations.

Siamois baisent par vénération la partie de cette robe qui traîne à terre.

---

## LETTRE VI.

*A son ami* ZÉKIOC-YMY, *Officier de Judicature à Siam.*

CHER Zékioc-Ymy, Juge aussi intégre que la justice même, ton ami ne peut voir sans

frémir d'indignation, la désunion qui régne dans les familles Européennes. Personne ne sçait mieux que toi que dans nos sages contrées, la concorde des familles y est telle qu'un fils qui voudroit plaider contre ses parens, y passeroit pour un monstre. Tes yeux éclairés voyent chaque jour qu'aucun de nos Concitoyens ne craint, ni le mariage, ni le nombre d'enfans; que la mendicité y étant honteuse, non-seulement à celui qui mendie, mais à toute sa famille, les parens ne souffrent pas que leurs parens demandent l'aumône, & qu'ils nourrissent charitablement ceux de leur sang, qui ne peuvent vivre de leur bien, ni de leur travail : cette tendre humanité ne trouve d'azile que chez nous. Ici la nature est étouf-

ſée par un tiranique intérêt ; le fils ne ſe croit point aſſez riche de la tendreſſe paternelle ; il revendique, à main armée, ſur l'auteur de ſes jours un petit eſpace de terre, quelques morceaux d'un métal impur que le ſoleil produit moins pour ſon bonheur, que pour ſon tourment. La piété envers les parens eſt une vertu inconnue reléguée dans quelques familles obſcures, ſous des toits ruſtiques où le crime reſpecte l'indigence : je vois ici un fils dénaturé & ambitieux faire plier cent eſclaves ſous le poids de ſes richeſſes, & s'engraiſſer du ſuc le plus exquis des viandes, tandis que ſon pere malheureux couvert de ſueur & de pouſſiere, uſe ſes triſtes jours ſous le fardeau d'un travail honteux, ou ſe traîne de

porte en porte, pour obtenir un morceau de froment pétri, que son fils criminel lui refuse. Peuple Barbare ! les féroces sauvages des Indes sont plus humains que vous; le vol & les rapines n'éteignent point en eux les sentimens naturels. Le fils qui sort du carnage, encore tout dégoutant du sang des Voyageurs massacrés, n'abandonne point dans sa fuite son pere accablé de vieillesse; il le charge sur ses épaules, & sans songer à sa propre conservation, il s'arrête pour lui donner sa nourriture.

Je couvrirai d'un voile ces tableaux horribles, cher Zékioc-Ymy pour t'en faire un autre en racourci du peu de tendresse & de fidélité qu'on rencontre ici dans les mariages.

L'adultere, tu le sais, est rare

parmi nous, non pas tant, parce que le mari a droit de se faire justice de sa femme ; c'est-à-dire de la tuer, s'il la trouve dans les bras du crime, ou de la vendre s'il la peut convaincre d'infidélité, mais parce que les femmes n'y sont corrompues ni par l'oisiveté (car ce sont elles qui nourrissent les hommes de leur travail) ni par le luxe de la table ou des habits, ni par le jeu, ni par les spectacles. Que les femmes Européenes sont différentes de celles de notre heureux hémisphere ! Ces belles moitiés du monde ne jouent point à Siam ; à Paris le jeu est leur élément. On nous reproche l'adoration des idoles, tandis que chez ces infidéles mille autels sont élevés les jours & les nuits au Génie trom-

peur du jeu. Un nombre infini de petits cartons inanimés, sont les Magiciens qui y rendent les oracles. Leur figure & leur couleur de convention parlent aux yeux, & décident souverainement du bonheur ou de l'infortune de ces insensés qui les consultent & les font mouvoir. L'or & l'argent semblent inonder l'autel, & ces métaux criminels vont se perdre, dans un clin d'œil, dans des reservoirs où la fourbe & le hazard les attirent, & dont le hazard & la fourbe les font sortir aussi rapidement. Ne t'imagine pas que les égards dus à ce sexe enchanteur empêchent les hommes, que les femmes admettent à leur plaisir bruyans, de s'approprier les conquêtes métalliques qu'ils font sur leurs bourses.

Ils ne leur feront point grace de la plus petite piéce de monnoye. Les richesses des maris répondent de l'intempérance & de la prodigalité des femmes. L'amour conjugal est un être en idée qu'on rougit de connoître. L'homme riche & répandu dans les sociétés brillantes, voit sans regret que sa femme le ruine, & s'en console par la fastueuse persuasion de n'en être point aimé.

Je n'acheverai point cet odieux portrait, cher objet de mon amitié : ta vertu rougiroit des noires couleurs, que la vérité me forceroit d'y répandre : n'aimons que les femmes qui honorent nôtre hémisphere, qui ne trouvent rien de dur dans la contrainte où elles vivent, & qui y mettent même leur gloire. Applaudissons leur

de regarder comme une honte une plus grande liberté ; aimons à les voir jalouses pour leurs maris, autant qu'eux-mêmes. Je te salue par Nacodon & par Foë.

---

## LETTRE VII.

*D'*ABOU-KAÏLI, *Intendant des Magazins du Roi, à* NADAZIR.

TOI qui pour cimenter notre constante amitié as bû de mon sang, avec autant de joie que j'ai bû du tien, (a) sage Nadazir, permets à un ami de te délasser des fatigues de ta mission, par

(a) chez les Siamois la maniere de se jurer une éternelle amitié, c'est en bûvant de la même eau-de-vie dans la même tasse, & quand ils veulent se la promettre plus solemnellement, ils goûtent du sang l'un de l'autre. Cette superstitieuse cérémonie n'empêche pas qu'ils ne soient parjures comme les autres hommes.

par le riant détail d'une friponnerie récente de nos Talapoins.

Tu ſçais que, par une folle ſuperſtition, nos peuples ennivrés des fourberies de nos Prêtres, attendent un autre *Sommo-Nacodom*, je veux dire une autre homme miraculeux comme lui, qu'ils nomment déja *Pra-Narotte*, ou *ſecond Dieu* que nos Décorateurs de Pagodes ſuppoſent avoir été prédit par Nacodom même.

Tu ſçais encore qu'ils diſent de lui, par avance, qu'il tuera deux enfans qu'il aura, qu'il les donnera à manger aux Talapoins; & que ce ſera par cette pieuſe aumône qu'il commencera ſa vertu; merveilleuſe contrariété d'idées dans ces fourbes qui ne défendent rien tant que de tuer, & qui rapportent les plus exécra-

bles parricides, comme les œuvres les plus méritoires de *Nacodom.*

Cette attente d'un nouveau Dieu, pour me servir de leurs termes, rend le peuple attentif & crédule, toutes les fois qu'on lui propose quelqu'un comme un personnage extraordinaire, surtout, si celui qu'on met devant ses yeux facinés est entiérement stupide, parce que l'entiere stupidité ressemble à ce qu'il se figure de l'inaction & de l'impassibilité du *Nireupan.*

Il a parû à Siam un jeune garçon né muet, & si hébété qu'il ne sembloit rien avoir d'humain que la figure. Néanmoins le bruit s'est répandu par-tout le Royaume qu'il étoit de la race des premiers hommes qui ont habité les Indes,

& qu'il devoit quelque jour devenir *Dieu*. Le peuple accourut à lui de toutes parts, pour le voir & lui faire des présens.

Nos Talapoins rusés, après s'en être considérablement enrichis, ont publié que ce Dieu prétendu vouloit se brûler, & pour ensévelir leur odieuse imposture dans les cendres de la malheureuse victime, ils l'ont brûlé en effet publiquement; après lui avoir ravi les sens, par quelque breuvage, nommant extase l'état insensible où ils l'avoient mis.

Je ne doute point que dans le nombre prodigieux des Prêtres de Tevetat qui t'environnent, tu ne sois témoin de ces écarts de superstition, & de ces abus d'un ministère aussi imposant que l'est

celui d'une religion telle qu'elle soit.

Je veux encore te faire part d'un trait qui prouve, à notre honte, combien l'occasion de voler a d'empire sur la plûpart de nos Concitoyens, puisqu'elle les emporte quelquefois, lors même qu'elle est périlleuse.

Dans le cours de cette année; l'un des Officiers du Palais de notre Monarque lui ayant volé quelqu'argent, ce Prince ordonna qu'on le fit mourir, en lui faisant avaler quatre onces de ce métal fondu. Il arriva que celui qui eût ordre d'ôter de la gorge de ce malheureux ces quatre onces d'argent, ne pût s'empêcher d'en derober une partie. Le Roi fit donc mourir encore celui-ci du même suplice; & un troisiéme

s'y exposa, en commettant une pareille faute, je veux dire, en dérobant une partie de l'argent qu'il retira de la gorge du dernier mort. Le Roi donna à cet égard une grande marque de modération, en lui faisant grace de la vie. *C'est assez punir*, dit-il, *je ferois mourir tous mes sujets, si je ne me permettois une fois de pardonner.*

De pareils exemples ne vont point à la gloire de notre nation. La philosophie innée qu'on nous prête ne s'accorde guéres avec ces bassesses.

Je baisse le sommet de ton front, cher azile de mon amitié. Aime moi avec autant de fidélité que tu chéris la vertueuse Abenzalida qui est ta souveraine & l'objet de mes respects.

## LETTRE VIII.

NADAZIR, *au Talapoin*, PRA-HAZO-RE'-YZA.

INIMITABLE imitateur des vertus lumineuſes d'un homme encore plus ſublime que ſes vertus, Nadazir autrefois ton diſciple & l'adorateur de tes pieux avis a recours à tes pronfondes connoiſſances, pour repouſſer les traits ſacriléges que les Européens lancent contre nos dogmes ſacrés.

Comme je commence à parler familierement la langue de ces infidéles, j'ai occaſion de me trouver quelquefois dans des ſociétés où les points captieux des différentes religions qui innondent cet univers, ſont attaqués, ou défendus.

Ici, comme l'étranger a des droits certains ſur l'admiration des Grands & du Peuple, on me fait toujours l'honneur de m'interroger le premier.

Un jeune Talapoin du canton où j'habite me demanda un jour avec une curioſité ironique, en quoi nous faiſions conſiſter la ſuprême infélicité & l'extrême malheur : je lui répondis en ces termes avec la fermeté que tu me connois. » Si par pluſieurs tranſ-
» migrations, & par un grand
» nombre de bonnes œuvres dans
» toutes les vies, une ame ac-
» quiert tant de mérite, qu'il n'y
» ait plus aucun monde, aucune
» condition mortelle qui ſoit di-
» gne d'elle, cette ame eſt dès-lors
» exempte de toute tranſmigra-
» tion, & de toute animation ;

» elle n'a plus rien à faire ; elle ne
» naît plus, elle ne meurt plus ;
» mais elle jouit d'une éternelle
» inaction, & d'une vraie impassi-
» bilité qui est le dégré sublime
» de bonheur où toutes les ames,
» (si Nacodom les avoit éclairées)
» auroient droit de prétendre ;
» & leur extrême infélicité, con-
» tinuai-je, est de ne pouvoir
» s'épurer, & d'avoir toujours
» des fautes à expier dans la pri-
» son des corps, que les décrets
» de Foé les contraignent d'ha-
» biter ». Au lieu d'adorer la pureté d'une morale aussi sainte, le Talapoin musqué & la troupe d'êtres impies qui l'accompagnoit se livrerent à de grands éclats de rire. *Le systême est miraculeux*, s'écria l'arrogant petit Prêtre, *il faut que chez vous les ames*

*soient des Chevaux de poste pour faire des courses dans un million de corps, en aussi peu de tems que mon Coureur iroit d'ici au bois de Boulogne*, qui est une promenade enchantée de ces infidéles. *Les Siamois croyent à la Métampsicose*, continua-t-il, *que ne le disiez-vous, Monsieur, je devois faire tuer ce soir mon grand Lévrier qui mange le Gibier; mais je lui pardonnerai, je lui pardonnerai, en faveur de défunts vos parens. Le corps du pauvre animal a peut-être l'honneur d'héberger quelques-unes de leurs ames. Je n'aime point à troubler les gens dans leur domicile.* On applaudit aux plaisanteries effrénées du faux prosélite de Tevetat, & mon unique azile fut dans une fuite aussi honteuse que rapide. Cependant je n'ai encore rien souffert pour ma religion qui soit com-

parable aux périls, que l'*homme-Dieu* a essuyés pour acréditer sa morale sublime. Je me recommande à tes prieres, sçavant Interpréte de la *Langue Balie* (*a*), découvre les misteres de ma lettre à Abenzalida ma Maîtresse qui a toutes les connoissances & les vertus d'une chaste Talapouine (*b*). Qu'elle te récompense par ses aumônes d'avoir écouté un homme qui n'est auprès de toi, qu'une créature ignorante & pétrie du plus grossier limon. Baise neuf fois pour moi le pied d'estal de la statue de Nacodon qui honore le temple où tu tiens l'Encensoir.

(*a*) La Langue Balie est un Idiôme mistérieux dont se servent les Talapoins, pour endoctriner le peuple. Le sens de chaque phrase est toujours tortueux: elle est pour les Indiens, ce qu'est l'Alcoran pour les Turcs.

(*b*) Les filles à Siam peuvent se renfermer dans un Couvent; elles y vivent de la même maniere que les Vestales vivoient à Rome.

## LETTRE IX.

ABENZALIDA *à* NADAZIR.

Que m'aprend-t'on, cher Nadazir ? ces cruels Ennemis de notre Loi en veulent à ta Religion, & s'épuisent en artifices pour en saper les fondemens. Cette affreuse nouvelle a porté à mon ame un aussi terrible coup, que si tu m'eusses apris que les femmes de ces contrées impies veulent ébranler le Trône, que ma tendresse s'est élevé dans cette partie de toi-même, qui n'est plus à toi...que dis-je ! ton Amante préféreroit la perte de ton cœur, cette mine de délices où mon amour s'enrichit chaque jour.... oui ; elle céderoit à ces

femmes idolâtres cet heureux champ qu'il n'appartient qu'à Abenzalida de féconder, pour que le culte que tu dois à Nacodom, ne soit jamais empoisonné des sucs pernicieux de la secte Européenne. Et comment pourrois-je continuer d'aimer celui qui n'iroit plus au Soleil levant rendre compte à cet astre vivifiant de la pureté de nos amours? Comment presser mes chastes lévres contre celles d'une bouche dont le poison de l'idolâtrie corromproit la douceur? Non: que cette horrible pensée sorte de mon ame! Et que Nadazir s'y représente toujours fidéle à Nacodom, parce qu'il n'y a que sa Loi qui soit sainte; toujours tendre pour Abenzalida, parce qu'il n'y a que son amour qui soit pur.

## LETTRE X.

NADAZIR *à* PRASSAT-AKAMYHILI, *Officier de Garde-robbe du Roi.*

ILLUTRE dépositaire du bonnet sacré de mon Roi, le respectueux Nadazir se prosterne cinq fois à tes pieds, avant de te parler.

J'oserois croire que sous le ciel où je suis étranger, il y a une espéce de métampsicose dans les habits, tant les Européens légers en prennent continuellement de nouveaux. Dans un seul jour j'ai vû un jeune François changer quatre fois de vêtement. Je l'ai pris d'abord pour un Sorcier qui savoit se reproduire & se multiplier sous des formes différentes;

maïs ma ſurpriſe s'eſt accrue quand j'ai vû que les femmes mettoient en œuvre cette même magie. J'ai demandé la cauſe de ces rapides tranſmigrations ; on m'a parlé d'une certaine divinité qu'on appelle *Mode*, repréſentée, comme la fortune, ſous la figure d'une femme, ayant le pied ſur une rouë pour marque de ſon inconſtance. J'ai conçu d'abord que c'étoit à cette Déeſſe légere que les Européens rendoient hommage comme à *Tevetat*. Par ma liaiſon avec ces infidéles j'ai découvert auſſi que la Déeſſe *Mode* percevoit autant de droits ſur leurs habits & leur parure, que ſur leur eſprit, leur ame & leur cœur. Car juſqu'à leurs vertus elles ſont auſſi variables que le ciel qui eſt au-deſſus d'eux. Leur amitié eſt

aussi volatile que leurs amours : il n'appartient qu'à nos cœurs de ne jamais changer. Je te salue par *Foé*.

## LETTRE XI.

### Abenzalida *à* Nadazir.

Le destin cruel qui m'a enlevé à ce que j'avois de plus cher, n'a pû me priver de l'unique ressource qui me sert à calmer mon désespoir. S'il m'étoit défendu d'écrire à ma chere Abenzalida, je sécherois de douleur, comme l'herbe languissante sous les pas des Voyageurs.

Quand j'ai donné mes instans sérieux à la mission délicate qui m'expatrie, une autre occupation plus douce succéde à la premiere. Ma tendresse inquiéte m'isole des

objets qui m'environnent. L'idée charmante d'Abenzalida vient converſer avec moi : je confie à un papier léger, mais bien cher, les tourmens où m'abîme mon éloignement de la divinité de mon cœur, & à meſure que les caracteres, cautions fidéles de mes ſentimens, ſe multiplient ſous mes doigts, mon amour & le ſien, ſa beauté & ma conſtance ſe fertiliſent dans mon imagination .... Art divin, toi qui donnes un corps à des penſées qui ne ſont que pure ame, j'oſerois te croire une eſpéce de négromancie ſublime, qui, par des ſecrets merveilleux, force les objets abſens, juſqu'à ceux que *Nacodom* a fait paſſer dans des corps étrangers, à ſe repréſenter aux yeux de ceux qui invoquent ton ſecours

fecours, dans toute l'étendue qu'ils le désirent.

Tu dois bien le croire, délicieuse Abenzalida ; je ne t'écris jamais que la vivacité de ma tendresse ne te tienne présente à ma vûe ; si, pour l'étanchement de ma flâme, j'intéresse ma plume dans le tableau d'une de tes beautés, ma bouche la devance, & mon imagination a donné mille baisers à l'objet de mon éloge, avant que ma plume m'en ait dessiné les premiers traits.

Mes yeux ne s'attachent sur les femmes dont je ne puis éviter le tourbillon, que pour rendre compte à mon cœur de la supériorité que tes graces te donnent sur elles : ma curiosité va toujours à ta gloire, & je ne veux la conten-

ter que pour en faire honneur à ton amour propre.

Cependant je désire quelquefois pour éprouver mon amour au creuset de la fidélité, de rencontrer dans les cercles où les charges de mon emploi m'obligent de paroître, une de ces Européennes qui étala à ma vûe une imparfaite ressemblance des traits parfaits qui t'embellissent. J'obligerois ma bouche à lui prodiguer les tendres expressions qui ne sont faites que pour toi : elle deviendroit à mes yeux ce qu'est à ceux d'un tendre amant la toile soulageante qui lui offre la charmante copie d'un original encore plus charmant : mais tu me reprocherois que le souvenir de ce qu'on adore est un peintre assez fidèle pour orner l'ame du tableau de l'objet aimé,

ſans emprunter des ſecours paſſagers inventés pour cet amour qui ne ſe ſoutient que par l'art, & ces cœurs volatils où les objets gliſſent comme ſur le verre.

J'adore ton ſyſtême, divine Abenzalida ; mes feux trouvent aſſez de nourriture dans l'aimable idée de toi-même. Loin de s'altérer par ton éloignement, leur vivacité tireroit ſes progrès de l'eſpoir attrayant que je pourrois goûter de te retrouver plus belle, pour l'honneur de ma conquête, plus tendre pour l'accroiſſement de ma tendreſſe, ſi nous pouvions augmenter, toi de beauté, moi d'amour, Abenzalida de paſſion, Nadazir de fidélité.

Je ne m'étois invité à t'écrire en ce jour, que pour orner tes connoiſſances de quelques traits

caractéristiques du peuple qui me voit dans ses murs. Je ne t'ai parlé que de mon amour, parce que c'est l'unique chose dont j'aime à t'instruire : Citoyenne unique de mon cœur, tu ne trouves des charmes que dans les tendres événemens qui s'y passent, & tu as toujours de nouvelles moissons de tendresse à y recueillir.

Si je parviens à déveloper le caractere équivoque des femmes de ce pays, je t'en rendrai compte, pour rassurer ta flamme, & te répondre de ma constance. J'en ai déja beaucoup vû : quel immense intervalle entr'elles, & ma chere Abenzalida !

Adieu, charme de ma vie, aime à croire que rien ne m'intéresse plus que ma Religion & mon Roi; après eux, ton amour & le mien.

## LETTRE XLI.

### BOT-CHAOU-EUNUQUE,

### *du Palais des femmes du Roi*

### *à* NADAZIR.

PLAINS un malheureux que la colere de son Roi réduit dans un état encore plus désespérant, que celui où m'a condamné un acier destructeur du caractère distinctif de mon espéce qui n'est plus en moi. Avant que mon ame quitte mon corps moulu & cicatrisé par cent coups de bâton, aprend, Nadazir, la cause déplorable de mon infortune affreuse.

*Almanzaï*, seconde Concubine de notre voluptueux Monarque, l'unique d'entre ses femmes qu'il trouvoit toujours belle & qu'il combloit de présens, nourrissoit,

au mépris de ſon amour, une flamme impure pour le jeune *Kakian*, ſecond *Barcalon* de cet Empire. La téméraire commiſe à ma garde a ſçû tromper mes yeux qui ne ſe ferment jamais. Je n'ai pû encore pénétrer les reſſorts de ſon artifice ; mais tu ſçauras, comme moi que notre Monarque, venant un jour pour mâcher le *Bétel* (*a*) auprès de cette fourbe, la trouva entre les bras de ſon criminel amant. Son premier trait de vengeance fût de poignarder le jeune Barcalon, & de faire baſtonner ton ami qu'il croyoit leur complice. La déteſtable *Almanzaï* fut expoſée aux Tigres, & parce que ces animaux l'épargnerent d'abord, le Roi voulut lui faire gra-

(*a*) Bétel, eſpéce de Tabac verd que les Siamois mâchent après leur repas.

ce ; mais cette femme fût assez indignée pour la refuser & avec tant d'injures, que le Roi, la regardant comme une enragée, ordonna de rechef qu'elle mourut. On irrita les Tigres & ils la déchirerent en sa présence.

Voilà pour ton ami la récompense de quarante ans de services. On nous rend comptables des écarts des femmes. Pouvons-nous manquer de périr ?

---

## LETTRE XIII.

### ABENZALIDA à NADAZIR.

TOI dont l'amour est aussi nécessaire à mon cœur que la santé l'est à mon corps, apprend les progrès qu'a faits ma passion depuis que mes yeux & la saga-

cité de mon esprit m'ont fait remarquer que dans les contrées que j'habite, il n'y a aucune femme qui pût lutter avec toi de charmes, d'amour & de constance.

Les femmes Européennes peuvent aller de compagnie avec nos *Pagodes* que le vulgaire de Siam n'encense qu'à proportion des riches vêtemens dont elles sont chargées : Leurs maris semblent des Prêtres qui contractent, en les épousant, la dispendieuse obligation de réhausser l'éclat de ces idoles de chair des étoffes les plus précieuses & des diamans les plus rares.

Mais ce qui différencie ces malheureux époux des Prêtres qui veillent à la garde de nos Temples, c'est que l'entretien de l'ido-

le est à la charge des premiers, & que ce n'est pas toujours de leur part que l'encens est le plus agréablement reçu.

Les ornemens étudiés, l'agaçante affectation, les faux sentimens à la place des mœurs, l'oisiveté pour la philosophie, le mépris des préjugés au lieu de la belle pudeur, les soins épuisés de plaire, au défaut de la noble modestie, & ce qui est encore plus contagieux, l'art séduisant de dissiper l'esprit, d'amolir l'ame, & d'ennyvrer le cœur des hommes qui les approchent, c'est là le cercle corrompu de vices & de ridicules, que d'écrivent la plûpart des femmes de l'Europe.

Si tu les voyois, chere Abenzalida, dans les assemblées, où leur condition, plus encore leur amour

propre les conduit, tu rougirois de la tache flétrissante, qu'elles répandent continuellement sur ton sexe. Là c'est un jeune Talapoin (car ce n'est point dans les Temples qu'on rencontre ces faux Ministres de *Tevetat*) qui fait monter vers ces idoles périssables la vapeur d'un encens que le préjugé lui commande de brûler uniquement, pour le frere ingrat de Nacodom. Ici, il les dégage, à son profit, des devoirs sacrés de l'Himen, qui n'est en ces lieux qu'une chaîne de bienséance perpétuée par l'ambition & la fortune.

Te dirai-je de ces femmes audacieuses qu'elles attacchent à l'idée de chasteté, celle de vertu de t'empéramment qui loin d'honorer celle d'entre leur sexe où elle se rencontre, en fait un

être particulier qui n'a, selon elles, que le désespérant avantage de la végétation. Plus heureuses mille fois les femmes de nos saintes contrées, en qui la vertu est une qualité de cœur qui, sans rien ôter à l'amour de ses droits, l'envisage comme un présent de la nature, qu'il ne faut ni rejetter, ni rechercher immodérément !..... Et qui mieux que toi, vertueuse Amante, sçait plier cette divine passion à la sage économie de tes mœurs ?..... souveraine de tes sens, tu ne les admets dans la tendresse dont tu payes mes feux, qu'autant que tu ne peux déranger l'intime harmonie, qui naît du plaisir du cœur avec la sensation des organes.

## LETTRE XIV.

*De* NARO-YA-CA-OU-YKIC, *Devin & Sorcier extraordinaire de Sa Majesté Siamoise. A* NADAZIR.

HAUT & excellent Seigneur de ton Esclave & ton ami, je me prosterne onze fois à tes genoux, & te demande ta sublime protection auprès du premier Barcalon qui veut ma mort, pour lui avoir prédit trop inconsidérément, que l'Eléphant (*a*) blanc

(*a*) Les Siamois rendent un hommage superstitieux aux Eléphans blancs. Comme ils les croyent sensibles à la grandeur, autant que les hommes, ils les logent dans des Palais, leur donnent plusieurs Valets pour leur service, & des femelles pour leurs maîtresses: Ils racontent qu'un de ces superbes animaux foula aux pieds le premier Eunuque de son sérail, pour avoir injurié en sa présence, une femelle Sultanne favorite de sa Hautesse Quadrupede.

qu'on garde avec tant de soin dans un magnifique Palais, mourroit pendant le cours de cette saison. C'est envain que je mets en usage l'artifice de mes *talismans* & de mes *philtres*, tous les Génies qui me servoient si utilement pendant que je jouissois des charmes de la liberté m'ont abandonné, depuis que je suis retenu dans une obscure prison. Il en coute toujours à dire la vérité aux Grands; & l'on nous fait répondre des volontés des esprits aériens qui gouvernent les hommes. Je te conjure par Nacodom & par Foé de me servir dans mon infortune.



## LETTRE XV.

### D'ABENZALIDA, à NADAZIR.

INSENSIBLE Nadazir, qui te retient dans les contrées impures où ta chere Abenzalida n'habite point ? Les ordres sacrés de ton Roi ? mais ton amour, les inquiétudes renouvellées de ton amante, ne sont-ils pas tes premiers Souverains ? Et quand ils te commandent d'aller rendre la vie à l'objet de ta flamme, quels motifs cruels retardent ton départ pour me donner la mort ? Rois Barbares, qui vous parés du titre trompeur d'amis de vos Sujets, est-ce leur bonheur que vous cherchez, quand, par un ordre cruel, vous les séparés de ce qui fait leurs plus

chers délices ? Les vrais Amans devroient être à vos yeux des héros dont vous respecteriez les instans ..... Esclaves de leurs maîtresses, doivent-ils l'être encore de vos caprices politiques ? L'amour n'étoit-il pas avant vous ?.... Et n'est-ce pas un larcin que vous lui faites, en lui enlevant un sujet qui ne doit point sortir de son sanctuaire ?

Voilà cher idole de mes jours, les noires réflexions qui assiégent mon ame, depuis que je ne te vois plus à mes pieds. Les obsessions renouvellées du perfide héritier de l'Oyas ont altéré ma santé. L'éclat de ma beauté presque éteinte, mes yeux chargés de larmes, le voile de la tristesse répandu sur tout moi-même, ce sont les fruits déplorables des fa-

tiguans hommages du traître que j'abhorre.

Les justes mépris dont j'ai toujours payé ses criminels ardeurs, l'avoient contraint quelque tems à me voir, sans me tenir son détestable langage. Je me croyois dégagée de ses vœux horribles, mais le monstre vertueux & sage en apparence, n'étoit pas moins dévoré en secret d'une flamme impure qu'il vient de faire éclater de nouveau.

Sous le prétexte séducteur de m'anonncer combien tes services étoient agréables à la Cour, il m'aborda & feignit de partager avec moi la joie d'une si heureuse nouvelle. Devois-je le voir sans plaisir, puisqu'il me parloit de toi ? Ses titres étoient puissans, je ne pouvois lui refuser un entre-

tien où il ne faisoit entrer que ton éloge .... Mais quel fut mon courroux, quand il ne me parla que de lui-même, de ses feux criminels & de ses trompeurs sermens ?...... J'allois l'immoler sur le champ à ma vengeance & à la tienne ; mais le traître s'échappa, & me laissa par sa fuite, le désespoir de le voir jouir encore d'une lumiere qui n'est point faite pour lui.

Mon infortune est ton ouvrage ; cruel Nadazir : si tu revenois aux pieds de ton Amante, personne ne voudroit t'enlever le trône de son cœur que tu sçaurois défendre. Viens donc me délivrer de l'obsesseur qui m'outrage ; si tu différes ton Amante le sacrifiera, sans frémir, à la pureté de nos amours ; que le lâche voudroit souiller.

# LETTRE XVI.

De OC-PRA-SIMO-HOSOT,
*Secretaire du premier Barcalon*,
à NADAZIR.

QUOIQUE ma tête dépende de ce que je vais revéler à ton amitié, (si tu ne sçais point garder un secret), mon cœur abonde de trop d'horreurs, pour ne m'en point soulager par un fidéle récit. La tirannie est horrible à tous les yeux ; un Roi cruel est un monstre ; un Roi parricide est l'opprobre de l'Univers. Dans ce dernier trait reconnois notre Monarque, qui n'est plus digne à présent de ramper sous le plus vil de ses sujets.

L'aurois-tu crû assez barbare

pour arracher de ses propres mains la vie à *Timonkaïr* son second fils, (on ne sçait encore par quel motif) après avoir fait étendre la victime infortunée sur un tapis d'écarlatte, le cruel lui a enfoncé lui-même l'estomac avec un billot de bois de sandal (*a*); cette scène horrible s'est passée dans le silence du Palais. Notre vie est attachée à notre discrétion. La moindre de nos larmes seroit payée du dernier supplice. Je me condamne malgré moi au silence, & j'attends que Nacodom me donne assez de forces, pour dévoiler ces mystères sanglans, & faire tomber de la tête du Tiran, la Couronne qu'il rend tous les jours aussi vile que son ame.

(*a*) Bois odoriférant qui croît dans les Indes.

## LETTRE XVII.

*Au premier Barcalon du Roi.*

TU veux donc, vertueux & ſçavant Miniſtre, toi dont la bouche comme une trompette bruyante, annonce les volontés de mon maître, que je faſſe à tes yeux un fidéle tableau du Monarque, qui commande aux peuples chez leſquels tu m'as envoyé; humble appréciateur des ſages motifs de tes ordres, je t'obéis, parce que je le dois, & que je trouve des charmes dans mon devoir.

Le Prince qui donne des Loix à ces infidéles, eſt d'une figure faite pour la majeſté du commandement; petit fils & ſucceſſeur d'un

Roi, qui a fait l'admiration de l'Univers, ses vertus ont la même supériorité, ses conquêtes le même bonheur, sa Monarchie est aussi florissante, ses peuples sont aussi heureux; & je ne vois sur la terre d'autre Roi qui lui soit égal, que l'invincible Monarque dont nous sommes l'un & l'autre Esclaves.

Celui dont les traits honorent ici mon Pinceau, quoiqu'assiégé de Courtisans, aime qu'on lui parle le langage de la vérité; toutes les avenuës de son cœur sont ouvertes à la vertu & au desir de faire des heureux : il n'est pas étranger au milieu de ses Sujets; & comme notre auguste Monarque, il veut manier les ressorts les plus secrets de son Empire.

L'amour des peuples, tu le

ſçais, eſt l'éloge le moins ſuſpect du Souverain. Celui-ci a mérité des ſiéns le titre attrayant de *bien aimé*; plus flâteur que celui de *Grand*, dont il n'eſt pas moins digne; & ſi j'ai vû des bouches impures attenter à la gloire de ce Prince par des diſcours & des écrits, enfans de l'ingratitude & de l'odieuſe calomnie, c'eſt que la vertu qui s'éléve attriſte le crime qui s'avilit. Comment parmi des peuples dont la vertu nationale eſt de chérir ceux qui les gouvernent, ſe rencontre-t'il de ces ames monſtrueuſes qui contraſtent ſi horriblement avec cet amour inné pour le Souverain? Ne ſçavent-ils pas, ces fils dénaturés d'un pere qui s'épuiſe pour perpétuer leur bonheur, qu'un Monarque ſur le Trône doit voir

ſous ſon Sceptre puiſſant la fortune, la vie & la perſonne de ſes Sujets humiliés & rampans, comme les dèbiles inſectes ſous le pied de l'énorme Eléphant; que ſes volontés, ſes actions, ſes mouvemens ſont auſſi reſpectables que ſes jours, & qu'un foible ſujet qui exiſte à peine auprès de l'excellence de cet être ſupérieur, ne doit jetter aucun regard ſur ſon front ſacré, que pour y lire le reſpect qu'il lui doit & ſe rappeller qu'il eſt ſon maître. Quel peuple, ſur la ſurface de la terre, eſt mieux que nous, pénétré de ces ſaints devoirs! Quand nous n'abordons notre Souverain qu'en traînant nos corps ſoumis vers ſon trône radieux, en ne levant jamais les yeux ſur ce ſoleil vivant, & ne lui parlant qu'après neuf proſter-

nation ? Ah ! si le frere de Tevetat avoit éclairé ainsi que nous ces sujets aveugles sur l'immuable transmigration des ames, ils auroient à craindre que, pour expier leur faute, leur ame criminelle ne passât dans le corps du Roi qu'ils ont offensé, & que celle du Monarque ne fût attachée au corps d'un Tigre, qui en feroit les objets de sa juste vengeance. Je te rends grace, puissant Barcalon, d'avoir porté tes yeux sur mon fidéle écrit: je baise le prom (*a*) qui reçoit tes chastes pieds. Conserve-moi ton œil paternel, comme tu sçais maintenir les sujets de mon Roi dans l'obéissance qu'ils doivent à son pouvoir sans bornes.

(*a*) Tapis de pied dont se servent les Siamois.

LETTRE

# LETTRE XVIII.

## NADAZIR *à son Ami* QUIMILA.

QU'AI-JE apris ; mon cher Quimila ? tu veux abdiquer la haute dignité de Capitaine des Eléphans de notre grand Monarque, pour te couvrir de la *Pagne* jaune des Talapoins du Louvo(*a*); ton ame qui étoit toute entiere à ta chere *Nahini*, ce charmant objet qui vient d'être enlevé à ton amour pour passer dans un corps sans doute moins beau que le sien, va se concentrer dans les saints mystéres de cet homme divin que nous adorons, & qui est

(*a*) Le Louvo est la maison de plaisance du Roi de Siam. Les Talapoins Prêtres Siamois y ont un Monastère. Le Roi les consulte dans toutes ses entreprises.

parvenu en si peu de tems au *Nireupan* (*a*) ; J'aime à voir cet immense sacrifice que tu fais du précieux reste de tes jours : mais comment, accoutumé à la molesse d'une vie qui ne faisoit aucun larcin aux occupations de ta charge, comment pourras-tu familiariser tes membres voluptueux avec la dureté de la claye (*b*) qui sera le théatre fatiguant de ton repos ? Oublieras-tu la douce légereté de nos *Fou-Krong-noms* (*c*), & le duvet attrayant de nos *Mons* (*d*) ? Comprends-tu l'étendue des obligations qui vont t'enchaîner ? La multiplicité des

(*a*) Selon la Religion des Siamois, le Nireupan est le degré sublime de perfection où les ames peuvent arriver.

(*b*) Les Talapoins n'ont d'autres lit qu'une Claye étendue dans leur Cellule.

(*c*) Le Fou-Krong-nom, est le Matelat des Siamois.

(*d*) Le mon, est l'Oreiller sur lequel ils reposent leur tête ; le lit de ces Peuples est très voluptueux.

entraves où tu vas t'abîmer? ſçais-tu qu'un Talapoin doit monter au quatriéme dégré (*a*) de perfection, que dans l'exacte ſévérité de ſon obſervance il pêche, s'il aime (*b*), ou s'il ſe ſouvient même qu'il ait aimé? Quel miraculeux effort pourra enlever à ton ſouvenir le nom, les graces & la tendreſſe de ta chere *Nahini*? Oublieras-tu aiſément les délicieuſes journées que vous couliez ſi chaſtement ſous ces antiques Bananiers (*c*) ſanctifiés par vos amours?

(*a*) Nacodom dit dans ſes préceptes qu'un Talapoin doit arriver au quatriéme degré de perfection; les Siamois penſent qu'il n'y a que ce ſage qui ſoit parvenu au dernier degré, c'eſt-à-dire, qui ait poſſédé toute l'eſſence des vertus.

(*b*) Les Sancrats ſupérieurs des Talapoins leur défendent quand ils les admettent dans le Monaſtère, de demeurer attachés aux beautés terreſtes, & de ſe ſouvenir même qu'il y a des femmes ſur la terre.

(*c*) Arbres odoriférans qui croiſſent dans les Indes.

Non ta mémoire, comme une glace importune, tiendra cette vertueuse Amante attachée aux yeux de ton corps & de ton cœur. Ton amour pour elle ne pourra s'éteindre & se perpétuera dans tous les objets vivans qui s'offriront à ta vue : il te fera respecter le plus indifférent *Reptile* (*a*), parce que tu craindras que son corps ne soit le domicile de la belle ame qui t'a charmé. *Nahini* te suivra par-tout : elle interrompra le mistique silence de tes méditations, & par les fautes que son souvenir tirannique t'arrachera, tu t'éloigneras autant de

(*a*) Les Siamois aveuglés par le systême de la métampsicose qu'ils adoptent, ont un respect religieux pour les moindres animaux; ils pensent que les ames de leurs parens ou amis peuvent habiter leurs corps, & croiroient leur faire injure que de fouler aux pieds le plus petit insecte.

la perfection de ton état, qu'un ordre cruel met de distance entre ma chere Abenzalida & moi : crois un ami qui sçait t'aprécier : le désespoir entre pour quelque chose dans ta résolution hardie : *Nahimi* qui existe à présent dans un corps étranger, ne te tiendra pas compte d'un sacrifice aussi téméraire. Quand vos ames, après les transmigrations (*a*) prescrites, iront se reposer dans la tranquille république des morts, la sienne te reprochera cet attentat sur ton repos qu'elle ne t'avoit point commandé, & comme tu pouvois éterniser ton amour, sans crime,

(*a*) Les Siamois croyent aussi qu'après un certain nombre de passages dans certains corps, les ames vont se délasser de leurs fatigues dans un lieu de délices assez semblable aux champs Elisées des Payens, pour jouir ensuite éternellement des douceurs de l'anéantissement.

elle t'en fera un de l'avoir aimée, après sa mort aux dépens de ta Religion.

Ah ! si tu vivois sous le ciel où je respire, le dessein où te porte ta flamme désespérée, s'évanouiroit comme le trait formé sur le sable, devant les exemples d'inconstance qui est le vice local de la Nation dont j'observe les mouvemens : rien ne prend d'avantage sur mon indignation que le culte frivole qu'on rend ici à l'amour, cette passion essentielle qui éleve l'ame, rend le caractère suave & divinise l'humanité. Chez nous, c'est un feu pur qui cherche moins son aliment dans les traits enchanteurs de l'objet qui charme, que dans la douce harmonie des humeurs & l'égale mesure de sensibilité ; ici, c'est une

flamme volatile qui ne touche qu'à l'écorce du cœur, n'en veut qu'aux traits extérieurs, méprise la conquête de l'âme, & s'éteint, d'un soleil à l'autre, faute de nourriture : à Siam, c'est une passion dont l'œil charmé fait les premiers frais, que l'unité des sentimens fait croître, la chasteté des principes applaudir, & la possession même perpétuer : en Europe, l'intempérance lui donne l'être, le caprice l'ébranle, & l'inconstance naturelle la détruit.

Peins toi la marche que tient un Européen épris, sur-tout ceux répandus dans ces sociétés brillantes où les vertus de cœur sont de rebut : il profane la dialecte sacrée de l'amour pour protester qu'il adore ; on le croit sans vouloir l'éprouver, & comme il n'en

veut point au cœur, il eſt bientôt admis au plaiſir; comme on ne lui commande point de fidélité, on n'eſt point ſurpris qu'il en manque; on le perd ſans le regretter, parce qu'on ne s'étoit point promis de l'aimer toujours; aveugles infidéles! que ne ſe réforment-ils ſur la délicateſſe de nos intentions & la pureté de nos mœurs? Il leur faudroit pour légiſlateurs en amour *Quimila* encore aux genous de ſa chere *Nahini*, & la chaſte Abenzalida ſavourant la tendreſſe pure de ſon fidéle Nadazir.

Je t'embraſſe, Souverain de mon amitié; ſi tu fermes l'oreille à mes ſages diſcours, peut-être racheteras-tu de larmes éternelles, le dedain d'un conſeil qui aſſoupiroit aujourd'hui tes peines & n'enleveroit

veroit rien au culte que tu dois à la mémoire de ta chere *Nahini*.

---

## LETTRE XIX.

NADAZIR, *à la mere d'*ABENSALIDA.

TOI, que ma reconnoiſſance & ma vénération accompagnent auſſi conſtamment que la nuit ſuit le jour, tendre & aimable mere d'une fille charmante, qu'embelliſſent tes charmes comme tes vertus, l'urbanité de tes mœurs & la ſagacité de ton eſprit, reçois les vœux de ſanté de l'Amant de ta fille. Que la durée de ta vie ſoit meſurée ſur celle de nos chaſtes amours, & que les gages vivans qui n'aîtront de notre Hymen après lequel j'aſpire, ſoient les parfaits tableaux des bril-

lantes qualités de l'ayeule, & les aimables copies de la beauté & du jugement viril de la mere à qui tu vas me permettre de donner le nom tendre d'Epoux.

Quand je me rappelle les ſoins inſatigables, les tempérammens meſurés que tu as pris, pour façonner ce précieux ſimulacre de toi-même, les peines qu'il t'en a couté, pour nourrir cette jeune plante des ſucs heureux de la bonne éducation, combien tu t'es épuiſée pour conduire ce vaiſſeau naiſſant au port des vertus & de l'honneur, je gémis ſur la honteuſe conduite qu'ici les meres tiennent à l'égard de leurs filles toujours ſouples au poiſon d'un exemple pervers.

L'enfance de ces jeunes Victimes voüée au crime, plûtôt qu'à

la vertu, ne se dévelope que pour être sacrifiée aux besoins ou à l'ambition de la mere.

Elles ont à peine quitté l'enveloppe du berceau, que leur langue encore dans les liens qui l'enchaînoient, balbutie le langage empesté du vice.

La mere cruellement ingénieuse à souffler à sa fille le venin de l'amour propre, est plus soigneuse à redresser la mauvaise grace où son corps s'abandonne, qu'à reformer la tortuosité de ses inclinations; elle apperçoit un certain air gauche dans sa contenance, & ne voit pas la lêpre qui gagne son ame. Elle lui donne des maîtres pour former sa voix & sa démarche, & lui refuse la leçon de la vertu.

Dégagées de cet âge où elles

n'ont encore que végété, nouvelles maximes, nouvelles mœurs, nouveaux dehors. On leur insinue (& elles le croyent aisément) qu'elles sont des Divinités terrestes à qui les hommes doivent un culte. Celles de qui elles ont reçu le jour, dirigent leurs premiers pas dans ces sociétés licentieuses où l'on attend la jeune Victime pour la marquer du même sceau que la mere.

L'éleve du vice cherche, dans la conduite de celle dont elle n'a point encore secoüé le joug, un rayon de pudeur qui la soutienne; elle céde, parce qu'elle y voit l'excuse & l'approbation de sa défaite.

Oserois-tu croire que dans une Nation qu'on dit être la plus sage de l'Univers, il y ait de ces meres

criminelles qui rendent vénaſes les beautés périſſables de leurs filles, & mettent à contribution les deſirs impurs des riches voluptueux qui y enchériſſent : de ſorte qu'on voit ici, comme parmi les Sauvages Indiens, des familles entieres vivre du deshonneur de leurs parentes ſacrifiées, & de malheureuſes filles afficher le taux de leurs faveurs, pour éviter le courroux de leurs parens qui les ont venduës au vice, encore dans le néant du Berceau.

Quelle horreur va t'inſpirer un ſi noir tableau ! toi qui n'as aimé à cultiver dans ta fille que les avantages de l'eſprit, & non les charmes du corps; qui ne lui as inſpiré que la chaſteté & les bonnes mœurs, l'éloquente ſimplicité du langage, au lieu de l'affé-

terie brillantée du diſcours, la naïveté à la place de la trompeuſe diſſimulation, & le mépris de ſoi-même, au lieu de la dédaigneuſe vanité. Ah! que ta belle vieilleſſe doit être flatée de voir ce chef d'œuvre vivant de tes ſoins environné de vertus comme d'un cercle brillant, ma chere Abenzalida belle, parce qu'elle ſçait à peine qu'elle le ſoit .... & quels ſeront mes délices, lorſque tu permettras à nos chaſtes corps de s'unir, à nos cœurs de confondre leurs mouvemens, & enfin à Nadazir d'être le plus heureux des mortels, que Nacodom a répandus dans cet Univers. Jour que j'attends avec plus d'impatience que le voyageur preſſé ſollicite le retour de l'Aurore, nos fleurs ſéchées par les triſtes chaleurs, la deſcen-

te d'une pluie ſalutaire qui les reſuſſite !

Ciel ! qu'un Génie ami de mon bonheur ne prend-t-il ici ma figure, & le poids des occupations qui me retiennent ? Que ne me tranſporte-t-il dans un clin d'œil à tes pieds, & aux genoux de ta fille que j'aime plus que mon ame qui circule dans mon ſang ! Je recevrois de ta main cette aimable Epouſe ..... Mais non ; ma félicité eſt encore ſuſpendue ; je dois ma vie & mes travaux à mon Roi, comme je te dois mon zéle, & mon amour à Abenzalida ; Adieu, je baiſe ton écharpe embaumée & j'humecte les pieds de ta chere fille, de mes larmes.

## LETTRE XX.

*A l'*OYAS *son Protecteur.*

AMI du bonheur & de la satisfaction des humains, tu auras quelque plaisir d'apprendre que le Roi des François vient d'accorder la paix à ses ennemis; les heros qui l'ont secondé dans ses glorieuses entreprises, payent avec usure à l'Amour un encens que la guerre lui avoit dérobé. La Capitale où je suis à présent étincelle de feux & de tonnerres d'airain. A peine ma philosophie trouve-t-elle un lieu secret où elle puisse occuper mon ame en liberté. Il n'y a pas, jusqu'au Talapoin le plus austère qui ne dé-

ride son front tondu, pour prenpre part à la joie publique. Les ruiſſeaux des rues roulent des flots de vin. Un Temple magique conſacré à la Paix eſt élevé dans une vaſte Place; l'art y ſurpaſſe la nature; les François ſont magnifiques dans leurs jeux; ils nous reſſembleroient, s'ils aimoient à penſer comme nous. Fais paſſer cette nouvelle juſqu'aux oreilles de notre Empereur. Fais lui chérir mes ſervices; ma reconnoiſſance n'égalera jamais tes bienfaits.



## LETTRE XIX.

A SAÏ BLA-COU-AN,
*premier Médecin du Roi de Siam.*

DIEU tutélaire de la santé de mon Roi, ami de mon ame & de mes jours, Nadazir, qui t'écrit n'est plus que l'ombre de lui-même. Des fourbes, prévaricateurs ignorans de ton art divin, ont fait sortir de mon sang, cette portion immatérielle, essence & image du Radieux Tavan. L'espace immense qui me sépare de l'aimable Abenzalida avoit jetté sur mon ame une teinture d'inquiétude & de désespoir, qui ne fut pas long-tems sans gagner jusqu'à mon corps. Une flâme brûlante & volatile circuloit dans mes

veines avec mon ſang. Les Européens qui m'obſédent, m'offrirent leurs ſecours trompeurs. Ils m'envoyerent un eſcadron lugubre de ces eſpéces d'êtres deſtinés à conſerver les autres, & qui s'emploïent à les détruire. Je les reçus; tout homme qui promet hardiment la ſanté trouve toujours des dupes. Après d'inutiles révérences, ils me firent aſſeoir, & s'aſſirent eux-mêmes; & ayant demandé ſilence (car la compagnie étoit nombreuſe) ils me tâterent le poux, l'un après l'autre, aſſez long-tems pour me faire ſoupçonner que ce n'étoit que grimace. Le réſultat de leurs conſeils abſurdes fut qu'un acier aſſaſſin ouvriroit mes veines enflâmées, pour en chaſſer (*a*) mon ame en détail.

(*a*) Les Siamois placent le ſéjour de l'ame dans le ſang, ou plûtôt ils croyent que l'ame ut re choſe que le ſang.

Les Barbares vouloient m'anéantir, & me réduire, comme eux, à la basse condition des Reptiles. J'eus assez de forces pour les écarter de moi par mes justes reproches ; mais la débilité de mon corps ayant entiérement offusqué mes pensées, quatre hommes armés d'un instrument cruel (*a*) s'élancerent sur moi, & m'enleverent ce trésor liquide dont l'effusion appartenoit seule à mon Roi & à ma Maîtresse. Revenu à moi-même, je demandai la mort à ces Tigres, & je les conjurai, pour derniere grace, de me laisser mon sang déposé dans une Urne que je t'envoye, pour le remettre à Abenzalida, comme un nouveau gage de ma foi.

(*a*) A Siam on connoît peu les Opérations chirurgicales. L'usage de la saignée y est presque étranger.

Si j'ai échappé aux secousses profondes du mal qui m'a accablé, ce n'est point à l'habileté de ces imposteurs que je dois le reste expirant de mes jours. Nacodom & Foé m'ont toujours tenu attaché à leurs regards sublimes. Mais comment pourront-ils éteindre dans ma triste imagination les flambeaux de la jalousie que les philtres vénimeux de ces Barbares y ont allumés ? Abenzalida m'est suspecte. Je ne vois plus sa tendresse qu'à travers les nuages du soupçon. La vertu même qui ne change point de couleur aux yeux de l'ame, prend dans la mienne des modifications horribles.

Vole chez mon Amante ; fais lui part de ma Lettre. Invite-la à se défendre contre mes frénéti-

ques idées. Mon ame n'eſt plus en état de lui rendre juſtice, puiſqu'elle s'eſt évaporée par mes veines.

---

## LETTRE XXII.

### D'ABENZALIDA *à* NADAZIR.

QUELS affreux ſoupçons allarment l'Idole de mes jours?.... Nadazir inquiet ſur ſa ſituation de ma flamme?.... Ingrat, ſi je ne t'aimois encore plus que mon amour-propre, j'aurois honte de raſſurer ton amour tremblant.

Ah! ſans doute, infortuné Nadazir, ces Médecins Barbares qui comme des Génies mal-faiſans, ont préſidé au triſte ravage de tes jours, auront pour ſe vanger du juſte mépris que tu fais de leur

morale impie, soufflé dans ton ame, à la place des larcins qu'ils ont fait à ton sang, le feu dévorant du délire; au lieu de cette douce tranquillité que ma vertu & ma tendresse y ont établie, les cruels y auront insinué le venin tirannique de la jalousie; ils auront banni de ton cœur Abenzalida toujours fidéle & tendre; pour ne lui laisser voir qu'Abenzalida inconstante & criminelle. Ah! si Nacodom vouloit marier son pouvoir à ma vengeance, l'ame de ces monstres qui ont altéré la tienne passeroit sur le champ dans le corps d'une Amante outragée: ils éprouveroient le suplice d'un cœur dont on soupçonne injustement les feux; mais sans doute que chez la Nation qui te retient, les tourmens réels de l'a-

mour ſont ignorés, & l'étendue de cette paſſion eſt dans ce Pays l'unique domaine des ſens.

Apprécie, Nadazir, les nuances odieuſes qu'ils ont fait prendre à ton être. Par leurs barbares ſecours, ils ont énervé en toi la bonne économie de la machine : par d'affreux maléfices, ils ont dérangé la juſteſſe de tes idées & porté le trouble dans ton ame. Et, ſans cela, oſerois-je te pardonner la cruauté de tes inquiétudes ! Tes ſoupçons téméraires ſur le fils de *l'Oyas*, ne me commanderoient-ils pas de renoncer à ton amour ? Ne me dirois-je pas que ces doutes injurieux ne s'élevent que dans un cœur qui en peut être quelquefois le juſte objet? ......
Mais non, je veux croire que tu n'es point coupable par toi-mê
me-

me : Tes erreurs ne t'appartiennent pas ? Un charme ennemi les détermine. Si tu commandois à ta penſée, ne ſeroit-ce pas pour l'entretenir des délices que tu trouves dans la durée de mes feux ? La douce perſpective de notre Hymen que j'ai tant de fois ſouhaité pour le triomphe de nos amours, ne ſçauroit-elle écarter tes chimériques allarmes ?

Ah ! que ne m'enviſages-tu, pour le repos de ta flamme, comme un tréſor dont les vœux de mes parens t'ont déja enrichi.

Unie à toi par le déſir, une chaîne anticipée retient ma fidélité ; & ſans ces tendres engagemens, cher arbitre de mon bonheur, l'empire heureux d'Amante & d'Amante chérie où ton amour m'a élevée, ne te répond-

t-il pas da ma conſtance ?.

Oui que cette idée conſolante reſuſcite tes eſprits preſqu'éteints; j'irai, à chaque aurore, renouveller mes proſternations devant le Soleil levant; j'y porterai attaché à mon Echarpe, ce vaſe dépoſitaire d'une portion de ton ame que tu m'as fait remettre par cet ami éprouvé, gardien ſacré & défenſeur de la ſanté de notre Roi. Là, invoquant notre ſublime Foé, j'inviterai ſa main puiſſante à ranimer un tout dont je conſerve les précieuſes parties. Si Nadazir ne reprend avec la vie, la confiance qu'il a toujours eue en ma fidélité, Abenzalida terminera ſes jours pour ne plus empoiſonner ceux d'un Amant aſſez malheureux pour la ſoupçonner.

# LETTRE XXIII.

## NADAZIR à l'OYAS, *son Protecteur.*

NACODOM avoit sans doute résolu que mon ame changeroit bientôt de demeure, puisqu'une affreuse maladie vient d'ébranler le fragile édifice de mon existance. Si tu ne m'intéressois autant qu'Abenzalida, il m'eut été indifférent de voir mon ame quitter sa prison; & sans doute que Foé lui auroit donné pour domicile le corps d'une Vache (*a*) ou d'un Mouton.

Je t'écris pour me rappeller à

(*a*) Les Vaches & les Moutons sont respectés à Siam. On y regarde comme une suprême félicité pour les ames d'habiter, dans leur transmigration, le corps de ces animaux.

ton souvenir & te demander une grace dont le refus causeroit ma mort. Ton fils audacieux veut m'enlever le cœur de ma maîtresse. Je ne te parle point des ressorts honteux qu'il fait jouer pour en venir à ses fins criminelles. Défend lui, en pere, cet odieux attentat. Je ne puis servir mon maître en liberté, si ma maîtresse est captive.

---

## LETTRE XXIV.

NADAZIR, *à* ABENZALIDA.

TES entrailles vont tréssaillir, comme les feuilles de nos Bananiers, agitées par le vent : Tu vas frémir, chere Abenzalida, au récit funeste du malheur affreux dont nos amours sont ménacés.

Cette Urne.... ah! ciel! que ne me suis-je fait à tes yeux un breuvage charmant des tendres larmes dont tu l'as comblée!.... Ce vase, où ton cœur s'est dissou par les flammes de ton amour, chere Abenzalida .... il n'est plus.

Dégagé des occupations qui absorbent ici mes heures, j'entrois dans le lieu charmant où j'avois placé cette consolante relique de ta flamme: une double porte sembloit me répondre de la sureté de mon trésor; j'allois coler mes lévres amoureuses sur cette chere effigie de toi-même; lui répéter mes hommages dont elle auroit pû te rendre compte; à mon retour, si Nacodom lui avoit donné une voix & une ame comme à nous ... Que vais-je t'apprendre?..... A la place de ce

vase ouvragé par l'Amour, je ne trouvai plus que les débris d'une Porcelaine dégradée ; le trésor liquide qu'elle renfermoit humectant le Tapis de table où je l'avois élevé comme dessus un autel : J'allois me livrer à la douleur que me causoit cet horrible spectacle ; mais l'idée d'une consolante ressource vint m'inviter à recueillir le reste encore précieux du gage de tes amours qui alloit se dissiper : Je me précipitai sur cette table indigne receptacle de tes larmes profanées : j'humectai mes yeux, ma bouche & mes jouës de cette rosée presqu'évanouie : j'en scellai cette partie de mon corps qui recelle le lieu de ton empire. Je perpétuai la durée de cette onction par l'abondance de mes pleurs que je mariai aux

tiens : Je voulus réparer l'outrage fait au présent de ta tendresse ; mais vains efforts ! un charme cruel que je ne sçaurois pénétrer, m'empêcha d'en rallier les parties. Inutilement je m'épuisai à découvrir l'auteur de cet horrible attentat .... Ah ! Reine de mes jours, quelque Génie malfaisant en veut à notre bonheur. Le cruel fils de l'Oyas, ce perfide auroit-il intéressé dans la ruine de notre union qu'il envie, les maléfices des enchanteurs (a) qui désolent si souvent nos contrées ? Seroient-ce ces Ministres de la fureur qui auroient porté leurs mains jalouses sur le gage fragile de ta tendresse ? .... Arrache-moi

(a) Les Siamois sont extrêmement superstitieux, ils croyent aux Sorciers, & mettent souvent eux-mêmes en œuvre la magie & les Philtres.

à cette mortelle perplexité ; cours Abenzalida ; que l'intérêt de ma vie te donne des aîles : vas consulter le plus éclairé de nos Sancrats sur cet horrible présage... Prie, conjure, épuise tes richesses en aumônes à nos sacrés Talapoins ; si tu ne m'apprends bientôt le développement de ce mystère, Victime d'un doute qui me tue ; je mourrai de la crainte de te perdre, parce que je ne puis vivre que par l'assurance de te conserver.

---

## LETTRE XXV.

NADAZIR, *à* PRA-PATCHI-CHAKI-KA, *Astrologue & devin du Roi de Siam.*

TOI, qui par d'heureuses conjurations sçais éloigner les mauvais esprits & attirer les bons

bons, sçavant Guide & Modérateur des actions de mon Roi. Abenzalida mon Amante ira sans doute te consulter sur le présage horrible qui ménace nos amours. N'épargne rien pour mettre en œuvre tes *Catas* (*a*). Empêche, par des paroles mistérieuses, que les *Petpayatons* (*b*) n'emportent sur leurs aîles la vertu de tes augures. J'attends la vie ou la mort de ta réponse incertaine. Apprends que tu serviras ton Roi dans Nadazir, qui est son fidéle Ministre.

(*a*) *Catas*, talismans ou caracteres dont les Devins font usage.

(*b*) *Petpayatons* sont, à leur avis, des esprits répandus dans l'air, qui nuisent aux ames : ils croyent, entr'autres absurdités, qu'ils jouissent les premiers de toutes les filles, & qu'ils leur font cette prétendue blessure qui se renouvelle tous les mois. Cette superstition ne feroit point de mal à l'honneur de nos familles. On mettroit tout sur le compte des *Petpayatons*.

## LETTRE XXVI.

NADAZYR à MOGLA,
*Trésorier Général des Finances du Roi.*

J'AI recours à toi Religieux Econome de Trésors immenses de notre commun Maître ; entends favorablement ma juste demande, & par la mission qui me retient ici, envisage moi comme un sujet utile à l'Etat, que notre Monarque a frapé de son Sceau Royal.

Daigne te ressouvenir que lorsque le grand Barcalon me confia cet Ecrit sacré où je lis chaque jour les Commandemens respectables de mon Roi, tu reçus l'ordre de me délivrer mille *pics* (*a*),

(*a*) Le pic, monnoye Siamoise, mille pics valent environ 1260 liv. de France.

pour les frais de mon voyage, l'entretien de ma vie & de mon corps, & de me perpétuer cette paye de six mois en six mois, jusqu'à mon retour dans nos heureuses contrées. Déja le lumineux *Tavan* (a) a deux fois décrit sa course invariable, & je n'ai point reçu cette paye essentielle au succès de ma mission & à ma subsistance.

Apprends que sous cet Hémisphere, on achete jusqu'à l'air que l'on respire : au lieu de cette heureuse simplicité de vêtemens dont nous nous faisons une loi dans nos contrées ; ici, depuis le Citoyen obscur, jusqu'au Seigneur ambitieux, tous sont enrôlés sous les Etendarts d'un Tyran

(a) *Tavan*, nom que les Siamois donnent au Soleil.

qu'on appelle *Luxe :* Le respect & le mérite sont attachés aux habits, & le brillant des dehors est la seule vertu consacrée. Veut-on pénétrer dans le Palais des Grands, un Garde monstrueux accablé sous le *faix* des Hyéroglifes fastueux de la grandeur de son *maître*, plus féroce que les Hotentots, (*a*) en défend l'entrée : son œil avide analyse toute notre existance : il mesure sur le faste de nos habits & la pompe de notre équipage, le plus ou *moins* d'accueil que son maître va faire à nos hommages ; de sorte que l'on n'est admis chez ces Esclaves de l'ambition, que pour faire nombre & rehausser l'éclat des ameublemens précieux

(*a*) Les Hotentots sont des Sauvages Indiens qui n'ont point d'habitation fixe. Ils pillent & massacrent les Voyageurs.

qui chargent leurs riches parquets.

Comment veux-tu, pour la gloire de ma charge, que je m'insinue dans ces Temples de la politique, si je ne suis couvert d'étoffes pésantes d'Or, si je ne me distingue par une suite dispendieuse ? Et comment puis-je sacrifier au goût de la Nation qui me retient, si tu ne fais couler vers moi ce métal qui en est l'ame & l'idole ?

Tu rougirois d'apprendre la honte qui me revînt d'être parvenu sans obstacle dans l'anti-chambre d'un Barcalon de cet Empire. Comme j'attendois en silence l'instant favorable d'entretenir le Ministre qui souffre ma présence avec moins d'orgueil que les autres, un tourbillon d'hommes

oiseux qui faisoient entr'eux un combat de non-chalance, insultoit par des rires épigrammatiques à la simplicité de mes vêtemens. Ma contenance, chaque trait de mon visage & mon amour-propre même honteusement gêné étoient le théâtre de l'impudente raillerie de cette misérable éspéce ..... Croirois-tu que ces malheureux fussent les Esclaves du maître à qui je venois faire ma cour ?... Mais quelle odieuse disproportion entre ceux-ci, & ceux qui rampent à nos pieds dans le Royaume de mon Roi, & qui s'honorent de porter nos personnes qu'ils respectent.

Les Esclaves en Europe sont les Courtisans & les Favoris privilégiés de leurs maîtres ; Ministres intéressés de leurs passions.

extravagantes, ils sont les Conquérans des objets de leur volupté. Leurs services honteux accréditent leur témérité ; & leur impudence est toujours payée d'une aveugle confiance. Te dirai-je qu'on voit de ces êtres infâmes passer de l'anti-chambre de leur Maître, dans le temple des richesses publiques, & quitter le derriere d'un Palais roulant où ils sont comme suspendus à la vaine gloire de celui qui remplit le dedans de son fastueux individu, pour devenir les Pilotes de l'Empire qu'ils avilissent ; desorte que le maître qui n'a pas crû trop payer leurs services par leur élévation, expie son crime par l'affligeante nécessité où sa fortune chancellante le réduit d'aller, à son tour, chercher un abri sous

la fausse grandeur d'un ancien Esclave qui devroit encore s'honorer de la poussiere de ses pieds. Que notre situation est différente, illustre Mogla ! Nos Esclaves sont devant nous, ce qui est, le plus éclairé de nos *Sancrats* devant l'Idole sacré *de Poutisât*. Ils n'ont de part qu'à nos ordres, & jamais à notre confiance ; ils ne nous envisagent que pour nous obéir.

Souviens-toi donc, Sujet comme moi d'un Roi qui nous aime, qu'ici l'argent est le véhicule des entreprises les plus désespérantes : qu'il arrache le voile des secrets, rompt la barriere de la Probité & de la Religion. Souviens-toi que, sans une dépense fastueuse, je ne puis me faire jour dans ces Sociétés profondes où les droits des Puissances sont agi-

tés. Regarde ma priere comme un ordre secret de ton Roi, & n'oublie pas que les richesses d'un Royaume appartiennent à ceux qui le servent, & non à ces lâches Sujets qui n'ont que le vain mérite d'y avoir reçu le jour.

---

## LETTRE XXVII.

### ABENZALIDA à NADAZIR.

TREMBLE, cruel, pour venger mon amour outragé, je conjure Nacodom de transporter mon ame dans le corps du quadrupede le plus féroce. Veuille-t-il ne point me faire perdre, dans cette transmigration, le souvenir de ta barbare offense & t'offrir à mes yeux pour la premiere victime de ma juste fureur.

Ne t'en ai-je point assez dit, ingrat ? Ton crime ne se présente-t-il point à ta vûe dans toute son horreur ? ... Et ces noms affreux qu'aujourd'hui je substitue aux noms tendres & doux que je trouvois hier trop foibles pour honorer tes feintes ardeurs, ne sont-ils pas au tribunal de ton ame, les sinceres délateurs de ton forfait ? Te les donnerois-je ces noms odieux ? Si ton cœur .... mais j'aurois dû t'appeller Barbare quand tu mis à mes pieds cette partie de toi-même aussi fausse que l'hommage que tu m'en fis. J'aurois dû anticiper dès-lors sur la vengeance que ton crime me commande aujourd'hui : Je me serois familiarisée avec ces qualifications de courroux ; il m'en couteroit moins pour en payer si promptement ta perfidie.

Cettre Lettre que ta cruelle confiance a fait rendre au fils de l'*Oyas* ton Protecteur, voilà l'irrécusable témoin qui t'accuse ; c'est cet horrible écrit qui garentit la haîne mortelle qu'Abenzalida te jure. Lis, Cruel, le premier tourment qu'on doit à un coupable est de représenter à ses yeux les instrumens de son crime.

NADAZIR *au fils de l'* OYAS, *son Protecteur.*

» Illustre fils d'un Patron qui
» tient dans ses bienfaisantes
» mains ma vie, ma gloire, &
» ma fortune, apprens l'heureu-
» se destinée qui enchante mes
» jours dans les contrées où mon
» devoir me retient. J'avois juré
» à Abenzalida une ardeur aussi

» constante que l'est mon zéle
» pour toi & pour l'auteur res-
» pectable de tes jours, je suis
» parjure à demi; il n'y a qu'Aben-
» zalida qui y perd; j'avois cru,
» trop indiscrétement, qu'elle seu-
» le pouvoit être belle & tendre;
» j'aimai à le croire, tant que mes
» yeux ne s'attacherent unique-
» ment qu'à elle; mais depuis que
» j'ai vû qu'elle n'auroit point à
» rougir de céder le pas à plusieurs
» d'entre les femmes que j'ai le
» bonheur de contempler, je me
» suis dit avec une espéce de justi-
» ce, mon Amante peut me conser-
» ver son cœur, sans qu'elle s'of-
» fense de certains hommages
» que Nadazir ne sçauroit refuser
» à l'aimable Européenne, que
» mille Abenzalida ne pourroient
» effacer ».

Sont-ce bien là des crimes ; Perfide ! me respecterois-je assez peu, pour te les voir pallier ! Non ; cours te faire honneur de ma crédulité aux pieds de la Beauté impie qui t'a rangé sous ses profanes Loix ; je rougirois de te reprocher que mon cœur t'a souvent tenu compte du culte du tien.

Ce même fils de l'Oyas que tu a choisi pour confident de ton infidélité, apprends qu'il m'adore, que je ne l'ai jamais aimé & que c'est lui cependant que je vais intéresser dans ma vengeance.

Je connois ton cœur : une beauté privilégiée peut en déterminer les mouvemens ; mais ce n'est point à la seule beauté à en entretenir l'ardeur ; il lui faut, pour l'alimenter, un fonds inépuisable de

complaiſance, des convenances délicates, des rapports ſecrets, & cette analogie d'affections qui fait toujours la plus forte dépenſe de l'amour. Je pourrois me faire honneur de toutes ces vertus, ſi je voulois te rappeller : mais délicieuſe attente ! tu reviendras aſſez tôt à Abenzaïda, pour l'honneur de ſa vengeance & le comble de ton déſeſpoir .... Puiſſai-je déja te voir à mes pieds mouiller de larmes mes mains brûlantes des preſſans baiſers du fils de l'*Oyas*, enviſager mon ſein dont les amoureuſes impulſions ne t'appartiendront plus, & ſouffrir l'affligeant ſpectacle de ton amour réprouvé, & de celui de ton Rival que je hais, récompenſé pour la ſatisfaction de ma gloire outragée.

Vis ingrat, pour le malheur que je te prépare. Puisse la Renommée que j'implore, annoncer aux femmes que tu vas tromper, que l'Univers n'a jamais vû de monstre plus barbare & plus détestable que le perfide Nadazir.

## LETTRE XXVIII.

NADAZIR *à* ZOMBAYE-A-ZIK, *fils de l'Oyas son Patron.*

O TOI qu'il faut éviter avec plus de soin que le Sauvage sanguinaire qui désole nos campagnes, cœur plus dur que l'écorce de nos *cocotiers*, fils méprisable d'un pere digne d'être adoré, Nadazir victime de tes perfidies rougit de t'avoir un instant respecté. Ta main impie suppose

un déteſtable écrit, pour me ravir la ſouveraine de mon cœur, qui ne trouveroit que honte & qu'ignominie dans la conquête du tien. Crains de renouveller tes horribles attentats. Un Amant outragé eſt toujours voiſin de la vengeance. Mon amour m'eſt plus cher que ton pere & ma fortune. Je te hais déja juſqu'à la mort; ton ſang (*a*) m'appartient, puiſque tu m'as offenſé. J'ai au tour de toi mille bras éprouvés qui forceront ton ame criminelle dans ſon vil retranchement.

(*a*) Les Siamois ſont extrêmement vindicatifs; ils aſſaſſinent ou ils empoiſonnent, & ne connoiſſent point la vengeance incertaine des duels.



LETTRE

## LETTRE XXIX.

### NADAZIR à ABENZALIDA.

SI je ne craignois de perdre ton cœur, ô Reine de ma vie, que je lui sçaurois gré de sa crédulité ! Tu as cédé aux captieuses insinuations d'un téméraire qui voudroit m'enlever le privilége délicieux que j'ai sur ta tendresse ; il a fait couler dans ton ame un soupçon qui devient à mon amour un garant bien précieux que Nadazir est le premier mortel qui ait acquis sur toi une tendre souveraineté.

Tu ne mérites point le nom de cruelle, pour m'avoir crû coupable ; que je m'estime heureux de me voir condamné. Ah ! si ( ce

que je suis éloigné de désirer, Si tu connoissois l'étendue des ruses qu'un rival furieux sçait mettre en usage, pour éloigner son concurrent, l'artifice du cruel fils de l'Oyas auroit acquis dans toi moins de crédit; mais non, simple, ingénue, inhabile aux moindres détours, tu ne crois pas que l'Amour dans ses fureurs immole la vérité à ses projets, & que, comme un brigand dans ses rapines, il ne se respecte pas lui-même. Tu ne pouvois te l'imaginer, chere Abenzalida, parce que la vertu ne sçait point soupçonner; j'adore en toi cette inexpérience. Je t'en voudrois de m'avoir justifié sur une preuve aussi irrésistible; si tu m'avois moins aimé, tes reproches auroient eu moins de fureur.

Mais dis moi, soutien de mes jours, comment veux-tu que je repousse le coup affreux que m'a porté mon rival ? Une Lettre parle contre moi ? .... Ah ! si Nacodom avoit à en punir l'auteur, tu verrois expirer à tes pieds le malheureux que tu veux prendre pour instrument de ton injuste vengeance. Tu verrois son ame détestable passer dans le corps de l'animal le plus impur ; pour expier son horrible forfait.

Que ma crainte étoit juste & que le Génie qui me l'avoit inspirée, étoit sincère, lorsque l'urne cassée me fit craindre un avenir funeste à ma tendresse ! quoi ! après toutes les preuves de constance si souvent répétées que tu reçois de moi, tu as la cruauté de me soupçonner ? Abenzalida qui est si belle,

Abenzalida peut-elle être injuste ? Pourquoi des ordres funestes éloignent-ils les coups que je porterois au perfide qui, pour se dire tendre, a la lâcheté de me dire infidéle ! Tu m'aimes, Abenzalida, mes jours te sont chers, ma main les tranchera sans respecter ton amour, si ton amour ne me rassure. Si tu avois reçu mes Lettres, tu y aurois vû ton cher Nadazir toujours fidéle; & je verrois dans tes réponses, ma chere Abenzalida toujours sensible.

Rassure ta tendresse, charme de ma vie, quand je t'analiserai les moeurs & les ridicules des femmes qui m'environnent, tu te fortifieras dans la douce persuasion que Nadazir ne peut jamais rien aimer qu'Abenzalida.

## LETTRE XXX.

ABENZALIDA à NADAZIR.

TROP fidéle Nadazir : Le cœur de ta chere Abenzalida, plus humilié qu'un pieux Talapoin qui se prosterne devant l'idole sacré de notre Législateur, te redemande ses chaînes que l'exécrable artifice d'un imposteur a voulu rompre .... Affreuse crédulité ! Je t'aurois sacrifié le Dieu de mon cœur & le traître que j'abhorre, auroit mis à profit mes erreurs ! .... Non ; quand mon Amant m'eut immolée à une profane rivale, mon cœur auroit dédaigné un second maître ; mes mains que les chastes baisers de Nadazir ont tant de fois divinisées, mon sein où tant de fois je

fis repoſer ſa belle tête, j'en aurois fait les victimes de mon déſeſpoir : dès que mon Amant n'eut plus vécu pour moi, je n'aurois plus voulu être pour l'Univers qu'un ſpectacle d'horreur.

L'aurois-tu cru, Nadazir, que le lâche fils de l'*Oyas* qui ſembloit révérer nos chaſtes feux, quand il te voyoit à mes genoux, qui honoroit nos amours des plus vifs éloges, eut attendu à me parler de ſa flâme impie, qu'un ordre barbare qu'il fit ſans doute précipiter, vînt interrompre notre union.

Sous quel coloris trompeur ne déguiſa-t-il point ſa paſſion ! ..... Il devoit me faire partager avec lui les honneurs de la place éminente que ſa naiſſance non ſon mérite lui promet ; & quand je lui diſois que l'empire de ton ame

borneroit éternellement mes désirs, il me parloit de ton amour comme d'une flâme que l'unité d'ojet peut nourrir, mais que la variété fait bientôt évaporer.

Cruel jour ! plus affreux que celui qui marqua ton départ, où le scélérat m'aborda avec le malheureux écrit instrument de sa perfidie ! ...... » Je viens, me » dit-il, essuyer des larmes que » la perte de ce que vous avez » de plus cher va vous couter »..... Il n'avoit pas besoin de te nommer; je crus d'abord le souverain de ma vie enséveli dans les ténébres du trépas ; j'arrachai des mains du cruel le trompeur écrit..... Nadazir infidéle!..... O ciel!..... Et lui-méme qui se fait de son crime un barbare trophée!.....Je me précipitai dans

les bras de ma mere qui osoit à peine en croire à ses yeux. Nous personifiâmes ta lettre, & lui fimes tous les reproches que tu ne pouvois entendre. Le délire s'empara de mes sens : J'allois te chercher dans tous les lieux qui avoient été témoins de nos ardeurs. Je les invitai à s'unir avec moi, pour te souhaiter les plus horribles maux ; je voulois me donner la mort ; mais, pour en augmenter l'horreur, je voulois expirer à ta vûe : combien de fois tournai-je contre mon sein cette fléche enrichie de diamans que tu m'avois donnée pour emblême de celle dont ton cœur faisoit honneur à ma beauté.

Abîmée dans le désespoir, je recueillis en moi tous les termes outrageans

outrageans qui sont permis à un amour offensé.

Prête à éteindre le flambeau de mes jours, je voulus t'écrire que j'expirois, mais je m'arrêtai, croyant m'outrager davantage en te faisant honneur de mon trépas. J'aimai mieux t'offrir le désespérant tableau de ton rival couronné, & payer l'offensant mépris que ta lettre atteſtoit d'un mépris encore plus offensant. Mais, voudras-tu le croire ?.... Dans le tems même que ma plume s'enhardiſſoit à te peindre ton rival exerçant sur mes charmes des droits que ton amour n'a conquis que par dégré, mon cœur qui l'avoit toujours abhorré, lui voüoit une haîne encore plus mortelle ; je renonçois en apparence à toutes les vertus, puisque je n'avois

plus à t'en faire hommage; mais de quel affreux repentir ne payai-je point mes reproches injustes! ma fureur qui s'étoit assoupie dans le fiel dont je noyai la cruelle lettre que je t'ai transmise, dissipa tout à coup mon illusion : je relus l'écrit malheureux qui m'avoit séduit, & sur l'enveloppe qui le contenoit, au lieu d'y voir ton chiffre, j'apperçus celui de l'imposteur qui m'avoit trompé. Je me demandai à moi-même si je devois le punir de sa perfidie; mais l'image de ta fortune que l'auteur de sa vie tient en ses mains, & dont ce fils cruel pouvoit décider, étouffa mes projets de vengeance. J'eus recours, pour la premiere fois, à la dissimulation : Je fis taire ma fureur, & dans l'affreuse idée que ma lettre

t'avoit porté un coup mortel ; j'allois immoler mes jours à tes manes outragés, lorſqu'une main propice me rendit ce précieux écrit où tu releves mes reproches par des larmes qui t'excuſeroient même, ſi tu étois criminel.

Pardonne, cher tréſor de mon ame, à une malheureuſe Amante qui rachete aſſez ſa crédulité par les tourmens qu'elle lui coute de t'avoir écrit une ſeule fois, ſans te parler de ſon amour.

---

## LETTRE XXXII.

NADAZIR à ZON-ZYZAZY, *Comédienne & danſeuſe de la mere du Roi, & Péguanne de Nation.*

A SIAM on te croit unique dans tes talens multipliés, aimable Enchantereſſe ; tu n'es

pas la ſeule Magicienne dans l'Univers, qui enſorceles les ames, par les ſons agréables de ta voix, la vérité de tes geſtes & la délicateſſe de ton jeu.

Paris a dans ſes murs des Fées raviſſantes qui enlévent les cœurs des voluptueux par un ſourire commandé, & une mignardiſe d'aprêt. Imitatrices d'elles-mêmes, elles ſçavent rendre, dans tout leur jour, les ridicules & les défauts de leur ſexe. Elles ne ſe corrigent pas plus que toi ſur les traits de morale dont elles embelliſſent leurs récits. Celle-ci vient de paroître ſur la Scéne avec le cortége de la vertu; ſes diſcours ne reſpiroient que la ſageſſe & les purs ſentimens. La toile tombe; l'héroïne ſe dément; un amant paſſager fait abîmer toute la morale.

Il te faudroit encore quelques leçons brillantes de ces Divinités théâtrales ; nos jeunes Naïres rendroient plus de justice à ta coquetterie.

---

## LETTRE XXXIII.

### NADAZIR *à* ABENZALIDA.

QUE je te rende ma tendresse, trop crédule Abenzalida ? Tu m'en pries : tu m'en conjures ; mais que ferois-je de sa vie, s'il m'en falloit jouir, sans t'aimer ? ... Pourrois-je supporter l'air qui me nourrit, s'il n'étoit embaumé des parfums de l'Amour ! Veuille le divin Nacodom me défendre avec autant de vigueur contre les criminelles séductions des infidéles qui en veulent à ma

religion que tes graces, mon amour, & ta fidélité me protégent contre les traits de l'inconstance.

---

## LETTRE XXXIV.

NADAZIR à TOEKIAÏ,
*Premier Comédien & Saltimbanque du Roi.*

ADROIT & délicat Ministre des divertissemens de mon Roi, toi qu'il a honoré d'un titre auguste & d'un grand nom, pour l'avoir amusé tant de fois sur le théâtre du Louvo, Nadazir ton ami, & celui de tes talens va te donner une idée générale des spectacles Européens. Comme la Nation que j'épie est entourée d'une chaîne de vices & de ridi-

eules, les Comédies qui en sont les tableaux offrent une variété de caracteres qui sont tous propres à réjouir, ou à intéresser.

Les Salles des spectacles n'ont rien de la magnificence & de l'étendue des nôtres; les Naïres, à Siam, peuvent entendre la voix & démêler les jeux multipliés d'un Acteur, du sommet du dos de l'Eléphant sur lequel on les voit élevés; le lieu où se représentent nos Comédies contiendroit six milles personnes. Ici à peine quatre cens peuvent respirer l'air dans l'endroit du spectacle, tant l'édifice est étroit & resserré. Il semble qu'on ne se contente pas de mettre dans la piéce représentée les ridicules & les vices du spectateur à la torture, on veut encore y gêner son existence. Comment

le cœur & l'esprit peuvent-ils se replier sur eux-mêmes, pour appercevoir les défauts qu'on leur reproche, si le corps qui concourre à leurs fonctions, est froissé par le choc d'autres corps ? Est-ce dans une prison que l'ame peut penser avec liberté ? un *homme* va au spectacle dans le dessein de se corriger ; il se fait son procès à lui-même & se promet de n'être plus l'original de la copie qu'on lui offre de ses vices : son projet est déja vertueux ; mais a-t-il l'heureuse satisfaction de le remplir ? Non ; avant qu'il sorte du spectacle où sa vie n'est pas plus en sûreté que si son corps étoit pressé entre deux colonnes, son ame rétrécie est forcée à changer de demeure. Il perd la lumiere dans le lieu même où il la vient chercher.

Croirois-tu que les Auteurs des ouvrages de théatre qui paroissent ici se font un ridicule & barbare honneur des accidens qui arrivent à la représentation de leurs piéces : celui-ci a vû cinq Portiers de Comédie écrasés & foulés aux pieds comme des insectes, pour s'être voulus opposer au torrent des curieux qui alloient inonder le lieu du spectacle, à l'ouverture de sa Comédie ; donc, il est meilleur auteur, & son nom est plus accrédité qu'un autre qui n'a pour lui que quelques bras ou quelques jambes cassés.

Quelques-uns des spectateurs se retirent & échapent au tumulte dans des réduits ou petits hongs (*a*) pratiqués avec économie dans la salle des jeux. Tu

(*a*) Petite chambre Siamoise.

croirois peut-être que ces places de diſtinction ne ſont aſſignées qu'aux perſonnes capables par leur ſolide diſcernement de juger & d'apprécier le mérite d'une piéce : point du tout ; on y voit tout à la fois confondus les Talapoins ignorans & efféminés, le Riche parvenu d'un eſprit auſſi péſant que l'or qui le couvre, la femme de qualité qui l'avilit, la *Péguanne* (a) indécente dans ſes ajuſtemens & dans ſes propos, & ces Etres équivoques qui, par la frivolité de leur eſprit, & la ſphère étroite de leur ame, s'identifient inſenſiblement avec la femme. Ce n'eſt ni pour ſe corriger, ni pour entendre que la plûpart de ces derniers ſe trouvent au ſpectacle;

(a) Péguanne ou Courtiſanne, épithetes ſinonimes dans l'idiôme Indien.

c'eſt pour fuir un ennui inſépa-rable compagnon de l'habitude des plaiſirs, qu'ils ont épuiſés ; mais ce Tyran dont ils ſont les Eſclaves ne leur donne aucun relâche : on pourroit encore ap-peller ces petites demeures qui reſſemblent aſſez aux loges de nos ſinges, le temple de la dige-ſtion. C'eſt dans ces lieux que viennent ſe rendre ces gourmans par état, qui n'ont d'autre mé-rite & ne connoiſſent de plus dou-ce volupté que de charger leur eſtomac toujours en travail d'un amas impur de mets qui obſtruent leurs organes, engourdiſſent leur eſprit, & captivent les facultés de leur ame. Je dois t'apprendre que la ſaine frugalité eſt bannie de cet hémiſphere : il n'appar-tient qu'à nous de ne manger que pour vivre.

Je t'avouerai cependant que le théatre ici eſt à un dégré de perfection où le notre n'atteindra pas ſitôt. Les Comédiens, chez cette Nation, n'arriverent point aux ſuprêmes dignités, comme parmi nous : par un ancien préjugé on les a bannis des ſociétés, & des temples de Tévetat. Un Sancrat ſouverain qui ſe dit Miniſtre du Dieu des Chrétiens, & qui s'arroge le pouvoir de leur ouvrir ou fermer le ſéjour prétendu de leur félicité, a avili, ſans cauſe, des hommes utiles aux mœurs, à l'eſprit & au cœur. J'oſerois croire que dans la naiſſance de la Comédie, comme on y jouoit indifféremment les Grands & les inférieurs d'un Royaume, le Sancrat qui ſe ſera reconnu dans quelques-uns des portraits, aura voulu ſe venger de ceux qui

mettoient ses vices au grand jour, en les abaissant, comme il l'a prétendu, au rang des bêtes. Nos égards pour vous sont bien différens, cher Toë Kiaï; réformateurs de nos ames, nous vous en récompensons, en vous élevant au-dessus de nous mêmes; ton titre illustre de favori du Roi le justifie. Puisse-tu augmenter de faveur auprès de ce grand Prince, comme tu augmentes chaque jour de talens, & de mérite dans ton art laborieux.

---

## LETTRE XXXV.

NADAZIR *à* MEUING-PRA-VAHA-SARAPET, *Lecteur du Roi.*

APPREND à notre sublime Monarque dont l'oreille est curieuse de toutes les nouvelles

de France, que la famille du Roi puissant qui me souffre dans son Royaume vient d'augmenter. La Princesse épouse du fils du Roi est accouchée d'une fille. Des fêtes brillantes ont célébré son heureux enfantement. Comme en ces lieux la Couronne ne doit ceindre le front que des mâles, les François amis de la Royauté, invoquent sincerement leur Dieu, & le prient d'accorder à leurs voeux un nouveau Prince, qui ait l'héroïsme de son ayeul, & les heureuses dispositions de son pere. Ce peuple rachete beaucoup de ses vices & de ses ridicules par l'amour & la tendresse qu'il a pour ses maîtres. Je te salue par Nacodom & par Foé.

## LETTRE XXXVI.

ABENZALIDA à NADAZIR.

J'AI souillé mes mains du ſang d'un traître ; mon amour eſt mon excuſe, ma chaſteté offenſée me répond de ma grace. Nacodom ne punit que le meurtre volontaire. Criminelle par devoir, je ceſſe de l'être en effet, aux yeux de cet homme ſublime qui pénétre dans mon cœur & péſe avec ſageſſe mes intentions.

Oui ; j'ai arraché la vie à l'audacieux fils de l'Oyas. Ma main s'eſt fait une volupté de délivrer Nadazir de cet indigne rival ; j'ai ſavouré le plaiſir d'être un inſtant cruelle ; mon bras n'a point trem-

blé en plongeant mon *Lan* (*a*) dans le ſein du téméraire, parce que ma vertu le conduiſoit, & qu'il n'y a que le coupable qui ait *horreur de ſon crime.*

Mon forfait eſt le tien, Nadazir, ſi j'en ai commis un .... Et quand je t'aurois moins aimé, ma chaſteté que le perfide vouloit confondre dans ſes déſirs infâmes, me commandoit ce meurtre où je trouve ma gloire & ma vengeance.

Je m'occupois dans mon *Hang* (*b*) à ſoulager mon ame du tendre eſpoir de ton prochain retour, lorſque le barbare ſe pré-ſenta

(*a*) Le *Lan*, eſpéce de poignard doré que les femmes de qualité à Siam portent attaché à leur ceinture.

(*b* Le *Hang* eſt une chambre des maiſons Siamoiſes qui n'ont tout au plus que deux Etages.

ſenta à mes yeux avec une préci-pitation qui ne me préſageoit que des malheurs. Il avoit corrompu mes Eſclaves, pour me ſurprendre ſeule, & jouir de l'impunité de ſon deſſein impie qu'il ne tarda pas à vouloir exécuter.

Le ſilence qu'il garda long-tems, ou plûtôt ma vertu inquiéte me fit tenir ſur mes gardes ; & au même inſtant que le perfide s'élança ſur moi pour m'arracher mon *Paſabaï* (*a*) & repaître ſa vûe impure des charmes qu'Abenza-lida conſerve à ton amour, je tirai de ma ceinture ce même poignard que tu m'as donné pour gage de tes ardeurs, & le fis ſervir à me délivrer d'un infâme qui

(*a*) Le *Paſabaï* eſt une Echarpe dont ſe couvrent les Dames Siamoiſes. Les femmes vulgaires n'en portent point.

vouloit attenter à un bien qui n'eſt qu'à toi.

Le malheureux étendu ſur mon Prom (*a*) laiſſa échapper à ſa voix mourante ces dernieres & horribles paroles, qui ralumerent le courroux de ton Amante... » Tu » as pû m'arracher la lumiere, » mais il n'eſt pas en toi de m'en- » lever la tendreſſe que je te con- » ſerverai dans les plus obſcurs » paſſages de mon ame .... » Je ne lui répondis que pour lui reprocher ſon attentat criminel : mais la partie de lui-même qui ne meurt point avoit déja changé d'habitation. Je raſſaſiai mes yeux du ſpectacle délicieuſement horrible de ſon corps, théatre ſanglant de ma vengeance; les

(*a*) Ou tapis de pied, comme on l'a dit ci-deſſus.

playes multipliées dont j'avois déchiré son sein, sembloient rendre hommage à ma chasteté. Son sang dont j'étois couverte, loin d'éveiller mes remords, rassuroit ma vertu outragée. Le monstre auroit eu mille vies, je l'en aurois privé avec la même volupté.

Ne me tiens pas compte, cher Nadazir, d'un sacrifice que j'ai moins fait à nos amours qu'à ma vertu. Si l'Oyas ton protecteur dont j'ai massacré l'héritier, demande au Roi la perte de mes jours, je présenterai, sans frémir, ma tête au fatal couteau, & je mourrai remplie de la glorieuse idée d'avoir sauvé mon nom pour moi-même & pour mon cher Nadazir.

J'en voulois à ton cœur, moins qu'aux charmes de ta prsonne;

La mort ne m'enlevera rien des droits que j'ai sur ton ame. Je vivrai toujours assez dans le cœur de mon Amant.

---

## LETTRE XXXVII.

NADAZIR, *à* ABENZALIDA.

OUI; la Reine de mon ame mériteroit des autels pour le forfait généreux que sa main vient d'accomplir. La chasteté de nos saintes Talapoüinnes n'aura plus d'éclat auprès de celle de mon Amante : mon rival est anéanti . . . . . Ma tendresse n'a plus d'allarmes, ma fortune n'est plus rien à mes yeux. Riche de ma chere Abenzalida, si l'Oyas pere dont elle a massacré le fils veut s'en venger sur ma gloire,

& les dignités où j'aſpire, je ne perdrai rien, pourvû que je conſerve mon Amante.

Tu m'as délivré de ce monſtre; que cette nouvelle eſt pour moi voluptueuſe! C'eſt pour toi, c'eſt à ton Amant que tu l'as ſacrifié: Tu le devois bien, charmante héroïne: Les vaines atteintes que l'impoſteur avoit portées à ta vertu, ne pouvoient être expiées que par ſon ſang; tu te devois cette cruauté. Les principes font le crime; les tiens étoient purs comme ton ame & ta beauté.



## LETTRE XXXVIII.

NADAZIR *à* BRACKAY KAÔ, *Ecrivain du Conseil du Roi.*

TAVAN, le brillant pere de la nature, est cinq fois entré dans ses douze demeures, depuis que j'habite sous le ciel des Européens. Il avoit été réglé dans le Conseil de notre illustre Monarque, que mon séjour sur cette plage étrangere seroit de trois ans. Ma mission a presque atteint deux fois ses limites. La paix générale qui régne parmi ces Infidéles, rend ma curiosité & mes observations stériles. Invite notre Roi puissant à me faire délivrer un ordre pour mon retour. Si mes yeux ne sont plus à portée de le

ſervir, mon bras toujours fidéle à ſes commandemens, ſe prépare à me racheter de mes courſes inutiles, en le délivrant de ſes enenmis.

---

## LETTRE XXXIX.

ABENZALIDA, *à ſon fidéle Amant* NADAZIR.

L'INNOCENCE de ta chere Abenzalida a éclairé l'ame penſante de l'Oyas pere, que j'ai délivré d'un fils qui l'aviliſſoit; ma vertu a fait taire en lui la nature; tout Siam a applaudi à ma vengeance.

Maintenant que la divinité de ton cœur n'eſt plus environnée de l'impur encens du traître qu'elle a immolé, ſon eſprit plus en liber-

té va mettre ſous tes yeux un événement qui m'enchante & me rend la vie, puiſque ton retour, après lequel j'aſpire, en ſera l'heureux fruit.

*Rhamatilhondi* notre Monarque vient d'achever ſa carriere. Qui ſçait où ſon ame a paſſé ? ..... Environnée d'un cercle de crimes, Nacodom nous défend de croire quelle ait mérité d'habiter le corps d'un des Eléphans (*a*) blancs où ne logent que les ames vraimant royales.

Tu ſçais combien la rampante flatterie a empoiſonné de ſon ſoufle le Trône avili de ce Prince, tant qu'il nous fit gémir ſous les fers de ſa tyrannie. Que de bouches

(*a*) Les Siamois croyent que l'ame des bons Rois eſt renfermée, après leur mort, dans le corps d'un Eléphant blanc. Ils ont un ſoin religieux de cet Animal.

chers infames, furent les apologistes de ses cruautés ? A présent qu'il n'est plus à craindre, parce qu'il ne commande plus, le tableau de ses crimes est exposé au grand jour ; le plus abject de ses sujets qu'il a opprimés y mêle ses noires, mais justes couleurs.

Autant ce Prince cruel reçut d'éloges injustes pendant sa vie ; autant après sa mort ses forfaits furent payés des plus justes outrages. Ce n'est que par les menaces & les prieres que les pieux Talapoins ont obtenu pour lui les honneurs du bucher : mais ses cendres impies loin d'être renfermées sous les brillantes pyramides de la Pagode royale, confonduës avec les immondices, vont se perdre dans les eaux du

vaste Menam (*a*). Les Palais de Siam & du Louvo ont été pillés; la Reine mere & les femmes concubines du Tyran, massacrées: l'Héritier présomptif de la Couronne percé de mille coups, & traîné ignominieusement dans les ruës de Siam: l'horreur & le carnage, le sang & la vengeance sont les trophées cruels élevés à la mémoire odieuse de ce Roi barbare.

Je te peindrois foiblement la fureur du Peuple qui s'est étenduë jusques sur les favoris du Tyran.

La famille Royale éteinte, le Sçeau vient d'être remis à l'Oyas ton protecteur, reconnu universellement pour le plus éclairé des

(*a*) Menam, principale Riviere de Siam.

Naïres *(a)*, & celui des grands de Siam qui eſt le plus chéri du peuple & qui mérite d'avantage de l'être. L'Oyas eſt déja monté ſur le Thrône : mais ſon aſſiette n'y eſt point encore tranquille : Les mouvemens factieux du Barcalon *Oc-ya Kaouky*, qui voudroit lui enlever un ſceptre où ſes cruautés, qu'il a mariées à celles du Tyran, lui défendent de prétendre, nous font craindre quelque orage dangereux pour cet empire. Les créatures de ce nouveau Prétendant groſſiſſent tous les jours de nombre ; cet eſſain d'hommes téméraires a déja deux fois attaqué à main armée le Palais du nouveau Roi : l'amour que

*(b)* Les Naïres ſont les nobles de Siam : les plus illuſtres d'entr'eux ont droit à la Couronne, s'il n'y a point d'héritier préſomptif.

son Regne nous inſpire pour sa perſonne ſacrée, nous fait craindre pour ſes jours qui doivent rendre les nôtres calmes & ſereins. Le Peuple cherche en tous lieux *Oc-ya Kaouki*, qu'il déteſte, pour achever d'éteindre dans ſon ſang ſa juſte vengeance. Et au moment que je t'écris, on vient de m'apprendre qu'il avoit été maſſacré par un Officier du Palais, lorſqu'il eſt venu demander audience aux nouveaux Miniſtres, pour tâcher de les intéreſſer dans ſon injuſte prétention.

A préſent, chere Idole de ma tendreſſe, que le Prince cruel qui t'éloignoit de moi nous a été enlevé pour notre repos, qu'un autre héros ami de ta fortune & de ton élévation, nous donne des Loix, qui t'empèche de venir

rapporter ton cœur aux genoux de ta maîtresse, ta vie & tes hommages aux pieds d'un Roi, qui chérit ton bonheur autant qu'Abenzalida soupire après ton retour. Des Ministres plus sages & plus éclairés manient les clefs de l'Empire.

C'est à toi, Nadazir, si tu aimes ta gloire, comme ta maîtresse, à venir briguer une de ces places éminentes, que ta naissance & tes services t'ont méritées : Les graces voleront devant toi : hors les vertus de *Nacodom*, que peux-tu souhaiter d'avantage ? La faveur de ton Roi, l'amour pur de ta maîtresse, ce sont tes biens.... Le dernier de ces avantages ne peut-il seul te rendre heureux ?

## LETTRE XXXV.

*L'impatient* NADAZIR *à sa chere* ABENSALIDA.

MON ame s'eſt livrée à une indignation juſtifiée, quand mes yeux ont parcouru les ſcenes affreuſes & ſanglantes dont tu me fais ſans doute un fidéle détail.

Je n'ai pû lire ſans horreur qu'une populace impie & effrenée ait étendu ſes noires vengeances ſur les rejettons innocens d'un Prince criminel.

A cette odieuſe étiquette qui ne reconnoîtroit ces êtres vils & matériels, ce peuple aveugle que le doigt de *Foé* a ſéparé de la ſphe-

re étroite des hommes pensans. Adulateur par bassesse, arrogant par cruauté, injuste pour la seule injustice, l'extrême est sa loi, le caprice ses vertus, la crainte & l'espérance déterminent son culte. Il n'appartient qu'aux hommes que *Nacodom* inspire, à donner à leur courroux de justes limites. Une malheureuse famille sera-t'elle comptable des forfaits de son chef barbare ? Le crime ne se perpétue pas toujours par le sang. Nous avons eu des Rois cruels qui nous ont donné des successeurs bienfaisans.

En nous délivrant d'un Monstre avide de notre sang & de nos richesses, *Prasariboud* (a) a ceint du bandeau royal un homme qui mérite autant que lui l'honneur

(a) Troisiéme nom de Nacodom.

d'une ſtatue dans nos *Pagodes*. Ce ſublime légiſlateur a lû dans mon ame. Mes vœux étoient les précurſeurs de ce changement fortuné. Une joie brillante a dégagé ma penſée des noires vapeurs de la mélancolie qui l'offuſquoient. Je quitte avec plaiſir un ciel impur qui m'importune, pour retourner dans ma patrie, que ta préſence honore. Attends-toi, adorable Abenzalida, à revoir ton Amant, & à recevoir ſon cœur auſſi pur, que les hommages qu'il va rendre à l'*Oyas* ſon nouveau ſouverain. J'ai beaucoup perdu à m'éloigner du ſéjour de ma naiſſance, puiſqu'entre toutes les merveilles de l'Europe, mes yeux n'ont pû rencontrer de chef-d'œuvre qui te ſoit comparable.

## *Postscript.*

Si tu chéris ton Amant autant pour son cœur que pour sa fortune, vole au Palais, humilie ton front & fléchis les genoux devant notre Monarque. Apprends-lui le retour de Nadazir son favori. Fais des présens à ses nouveaux Officiers, pour m'acquérir leur bienveillance; ou plutôt montre toi simplement à leur vûe; tes graces & tes vertus seront mes passeports, la sainteté de mes démarches me répond de tous les cœurs. Je baise l'anneau d'or que porte ta vénérable mere; & je t'embrasse sur le front, & sur les yeux.

FIN.

## LETTRE DERNIERE.

NADAZIR à ZIKA,
*Armateur à Siam.*

ON donne ici des aîles à l'Amour, mon cher Zika, pour désigner les progrès rapides que fait cette passion dans un cœur, & l'insensible instant qui la voit naître & s'éteindre comme un météore. Y auroit-il moins de justice à prêter les mêmes symboles à l'Amitié ? N'as-tu pas déja envisagé sous cet odieux aspect celle que je t'ai tant de fois jurée sur les Autels de *Tavan*, & qui t'étoit plus précieuse que tes richesses, pénibles fruits d'une longue suite d'expéditions maritimes.

Je m'étois engagé à t'écrire auf-

ſi-tôt que j'aurois porté le premier pas ſur cette Terre funeſte que je vais abandonner ſans regret. Nadazir s'eſt dérobé à ſes promeſſes ; mais je ne ſuis coupable que d'un artifice innocent que m'a ſuggéré mon amitié, pour eſſayer la vérité de la tienne. Pendant que je reſpirois le même air que toi, tu ne m'as jamais accordé aucune grace, parce que ton ami ne t'a jamais manqué. Ainſi que l'Amour, l'Amitié veut des épreuves. J'ai voulu te déſobliger, en ne te donnant point de mes nouvelles. Si (me diſois-je) Zika eſt un ami délicat & ſenſible, mon indifférence apparente aura droit de le toucher. Il m'aimera donc, & je lui devrai le pardon d'une offenſe que je ſerai charmé d'avoir commiſe pour

mon repos, & pour la gloire de sa tendre affection.

Voilà mes ruses, mon cher Zika ; condamne-les, si tu m'aimes : pardonne-les à Nadazir, si tu l'aimes encore plus que tu ne hais ses soupçons.

Malgré l'injustice de mon silence, je crois encore que tu n'as jamais eu de peine à te persuader que c'est la douceur de ton souvenir, & de celui de ma fidelle Amante qui m'a conservé la lumiere. Sans toi, & cette chere partie de mon être, il y a long-tems que l'amour & le désespoir m'auroient réduit à passer dans l'espace incompréhensible du néant.

J'ai entretenu mon ame de tes conversations pleines de charmes, où l'esprit étoit toujours d'intel-

ſigence avec le cœur. Le tems viendra plutôt à bout d'une colomne de diamant, qu'il n'effacera de mon eſprit la reconnoiſſance que je dois à l'affection de mon cher Zika.

Fais des vœux à *Foé* pour qu'il m'accorde des jours ſerains, & que ton ami & l'Amant d'Abenzalida aille ranimer auprès de vous une vie languiſſante, plus chargée d'amertumes que celle d'un coupable que pourſuit le remord immortel.

Il n'eſt que vous d'heureux au Monde. Pays charmant dont les rives & les plaines ſont toujours parées d'herbes & de fleurs ! Vous poſſedez mes biens dans mon Amante & dans Zika. Conſervez-moi ces derniers tréſors.